

CLARENCE MAY

La route sans lumière



BeQ

Clarence May

La route sans lumière

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 263 : version 1.0

La route sans lumière

I

Le docteur David Rayburn gravit les marches du perron et s'engouffra dans l'hôpital. Par contraste avec la fournaise qui flamboyait dehors, l'ombre des arcades était pleine d'exquise fraîcheur.

L'architecte hindou qui avait tracé les plans de l'établissement l'avait doté d'un jardin intérieur, au milieu duquel une fontaine jaillissante bruissait joliment parmi des palmiers nains. L'infirmière-major attendait le médecin dans le vestibule ; un peu en retrait, se tenait un homme d'environ trente-deux ans, de haute taille, bien découplé. Son visage bruni par le hâle et ses yeux noirs profonds brillaient d'un feu étrange. Au coin des lèvres se dessinait un pli d'amertume. Cette physionomie était loin d'être banale et, quoiqu'il fût vêtu avec négligence d'un simple short kaki et d'une chemisette, il se dégageait de

sa personne une indéniable distinction. S'il eût été depuis plus longtemps aux Indes, Rayburn aurait reconnu Sydney Cheyne, l'homme qui défrayait la chronique de Ranchipur, mais il n'était là que depuis deux mois et ne l'avait jamais rencontré. Cependant, quelque chose dans le comportement de l'infirmière-major, sa contenance embarrassée, le surprit. En effet, c'était une femme autoritaire qui ne se troublait pas facilement.

– Que se passe-t-il, Walhs ? questionna le chirurgien.

– On vient d'apporter un blessé, monsieur.

– Gravement atteint ?

– Il a le crâne fendu, expliqua l'homme avec une singulière âpreté dans le ton, je doute que l'on puisse le tirer d'affaire.

Le regard gris de Rayburn enveloppa Cheyne et leurs forces s'affrontèrent un moment en silence, puis les yeux du médecin se détournèrent un peu ; un instant, il contempla, par le portail ouvert, la longue allée de palmiers qui aboutissait

au perron. Sous le soleil brûlant et le ciel d'un bleu dur, les palmes poussiéreuses étaient raidies comme des mains tristes.

– Je suppose, dit-il enfin, qu'il me faut tenter quelque chose avec chaque malade que l'on amène ici ?

Cheyne eut un geste évasif.

– C'est bien possible, acquiesça-t-il, si vous considérez qu'il s'agit d'un devoir.

– Où a-t-on mis le blessé, Walhs ? Et quel est son nom ? interrogea Rayburn, peu désireux de poursuivre une conversation commencée sur ce ton.

– Son nom est Granor... Norman Granor, répondit l'infirmière. Il s'occupait, je crois, d'achat de coton... Il est ici, docteur...

Le médecin entra dans la chambre et s'approcha du lit sur lequel on avait allongé le blessé, dont la tête était enveloppée d'un bandage sommaire, mais bien serré et solide.

– Vous le sauverez, docteur ? implora une voix angoissée.

Rayburn surpris, vit s'avancer vers lui une toute jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans peut-être, fine et menue, avec un délicat visage au teint mat encadré de cheveux courts et soyeux d'un blond chaud, emmêlés. Quelques griffures sanglantes traçaient des sillons sur ses joues et son front. On se rendait compte, par là, qu'elle aussi sortait de l'accident, heureusement sans autre mal que ces ecchymoses sans gravité. Dans ce visage tendu se décelait une secrète ardeur, mais les yeux bleus étaient pleins d'un désespoir éperdu.

– C'est ?... murmura David.

– C'est mon père.

Comme si le son de cette voix agissait sur lui en un ultime rappel de vie, le blessé s'agita.

– Sheila ? souffla-t-il.

– Père, je suis là.

– Sheila... pauvre... pauvre enfant ! La jeune fille sanglotait doucement. Elle se domina pourtant par un effort de volonté.

– Tout ira bien, maintenant, dit-elle, tu es ici à

Ranchipur, à l'hôpital. Le docteur Rayburn va s'occuper de toi.

– Mais toi ; où iras-tu ? balbutia le moribond.

– N'avez-vous pas de parents qui puissent s'occuper de vous ? demanda Rayburn à miss Granor.

Elle eut une hésitation.

– Il me reste un oncle, le frère de ma mère, sous-directeur à la « Ranchipur Cotton Company ». Seulement, mon père et lui étaient brouillés.

– Nous allons téléphoner. En de pareilles circonstances les animosités disparaissent souvent.

– Je préférerais... Ne pourrais-je rester ici ?... J'essayerai de me rendre utile.

– Je regrette, c'est impossible, les règlements s'y opposent strictement.

Rayburn fit un geste signifiant que l'on emmenât la jeune fille. Sydney, qui était resté à l'écart, silencieux pendant cet échange de paroles, prit Sheila par les épaules, avec une

douceur dont on ne l'eût pas cru capable.

– Venez, miss Granor... prononça-t-il.

Au moment de sortir de la pièce, Cheyne se retourna. Le blessé venait d'ouvrir les yeux, son regard se posait sur lui avec angoisse et une telle force que Sydney en comprit le sens aussitôt : « Veillez sur elle. »

Il tressaillit... Mais déjà le mourant épuisé sombrait dans l'inconscience.

Ils suivirent l'infirmière, qui les introduisit dans une salle d'attente d'une austère simplicité. Sheila s'assit sur une banquette, penchée en avant, les coudes aux genoux et la tête dans les mains. Cheyne se plaça devant une fenêtre aux Persiennes entrouvertes, regardant pensivement brasiller, dehors, l'éclatant soleil. Seul le clapotement de l'eau tombant dans la vasque peuplait le silence, comme si la ville entière était tombée dans une torpeur profonde. Ils restèrent ainsi un temps dont on ne pouvait apprécier la durée.

Peu à peu, cependant, avec la sieste finissante,

d'autres bruits se mêlèrent à celui de la fontaine. De l'autre côté du mur qui ceignait le parc, s'éleva la mélodie nasillarde d'un mendiant implorant la charité. La flûte d'un charmeur de serpents modula ses notes monotones et étranges. Deux coolies sous la fenêtre conversaient d'un ton tranquille.

Un moteur d'automobile ronfla. La voiture vira dans l'allée en soulevant un nuage de poussière. Il y eut un murmure de voix dans le couloir, puis la porte de la salle d'attente s'ouvrit, et le docteur Rayburn parut sur le seuil. Cheyne comprit que l'intervention avait été inutile et la jeune fille le perçut aussi.

– Il est ?... souffla-t-elle anxieusement.

– Hélas ! répondit le chirurgien.

Une houle de sanglots secoua les épaules de l'enfant. Elle passa devant le médecin et entra dans la chambre où l'on avait déposé le défunt.

Rayburn se tourna vers Cheyne demeuré immobile.

– Il n'y avait rien à faire, dit-il d'un ton amer,

comme s'il avait honte de son impuissance.

– Dieu lui-même n'accomplit pas toujours de miracles... Et puis, mourir est inéluctable, n'est-ce pas ?

– Vous étiez un de ses amis ?

– Je n'ai pas d'amis, répondit Sydney, brutalement.

Le ton décelait une évidente hostilité et peut-être aussi une certaine lassitude.

– Le hasard a permis que je passe juste quelques instants après l'accident, expliqua-t-il. Il a voulu éviter un gamin qui traversait la route et sa voiture s'est retournée dans le fossé. Il s'est trouvé pris dessous.

Ils firent quelques pas dans le couloir et se tinrent sur le seuil de la chambre, où l'on venait de déposer la dépouille.

Sheila, agenouillée au chevet du lit, pleurait silencieusement. Outre la jeune fille et miss Walhs, se tenait dans la pièce une femme d'environ quarante-cinq ans, sèche et d'aspect autoritaire, justement ce genre de personne que

Cheyne exécrait le plus.

– Sa tante, Mrs. Angels, expliqua le médecin à voix basse.

« Puritaine ! » songea l'autre.

–... Pauvre enfant, murmura-t-il ensuite.

Et on ne pouvait savoir s'il déplorait qu'elle fût orpheline ou la perspective de ce foyer ; les deux probablement. Rayburn perçut cette ambiguïté, mais déjà Sydney s'approchait de Sheila.

– Il faut beaucoup de courage, petite fille, dit-il doucement.

Elle leva sur lui son regard noyé de pleurs.

– Je vous remercie, mister Cheyne, de tout ce que vous avez fait, prononça-t-elle.

Mrs. Angels fit instinctivement un pas en avant, en toisant Sydney avec mépris et un évident dégoût.

– Venez, maintenant, fit-elle en entraînant la jeune fille, comme si elle avait hâte de la soustraire à quelque influence maléfique, nous

allons rentrer, vous avez besoin de repos.

Rayburn lui-même se raidit et son attitude changea.

Cheyne eut un demi-sourire sardonique. Il était habitué à ces manifestations. Quand son nom était prononcé, une gêne et un malaise très perceptibles saisissaient toute une assemblée ; il était exécré et craint.

– Je vois qu’il est temps que je me retire, docteur Rayburn, prononça-t-il.

Le chirurgien le raccompagna. Il tenait à montrer que, nouveau venu aux Indes, il possédait un esprit dégagé de préjugés.

– Si Granor avait dû survivre, c’est seulement à votre promptitude et à vos soins qu’il l’aurait dû, mister Cheyne, dit-il voulant se montrer aimable.

– Je vous remercie, docteur Rayburn... Pourtant, il est mort !...

Le sourire de dédain qui accompagnait ces paroles, signifiait clairement : « Je me moque du brevet d’humanité que vous voulez me décerner

et de votre amabilité de commande. »

Le docteur suivit des yeux la puissante voiture jusqu'à ce qu'elle eût disparu au bout de l'allée. Il n'était pas particulièrement satisfait de lui-même. C'était la première fois qu'il rencontrait Cheyne. Dans ce cercle des relations possibles, à Ranchipur, l'homme jouissait d'une réputation détestable et on lui prêtait complaisamment tous les vices. Cependant le chirurgien venait de reconnaître en lui une réelle dignité, malgré ses sarcasmes, une éducation raffinée et une intelligence peu commune.

« Le diable n'est jamais aussi noir qu'on le fait ! » songea-t-il.

La voiture de Cheyne filait à travers la plaine, parmi les champs de maïs et de blé et les plantations de coton. Çà et là, disséminées, de petites agglomérations rustiques et pauvres. Des laboureurs vêtus d'un simple pagne menant des attelages de vaches maigres, égratignaient le sol avec des charrues primitives, faites de deux branches entrecroisées : le même procédé de

culture qu'il y a mille ans.

Au bas de la montagne commençait la jungle avec ses arbres pressés, les palmiers, les santals, les tulipiers, les fougères arborescentes et les lianes. Un chemin tracé comme un tunnel conduisait jusqu'au sommet, où était construit, au milieu d'une clairière défrichée à grand-peine, le bungalow de Sydney.

C'était une demeure élevée sur pilotis, toute en bois précieux, avec une galerie qui en faisait le tour et d'où l'on dominait la forêt.

Cheyne s'accouda un moment à la balustrade. Une troupe de singes hurleurs, se poursuivant de branche en branche, jetait des cris aigus. Le bruit d'un torrent, qui cascadaît, retentissait au fond d'un ravin impénétrable.

Le soleil arrivait au bout de sa course. Brusquement, il s'enfonça d'un élan derrière la montagne comme en une chute. Quelques secondes, les crêtes s'allumèrent comme d'un incendie, puis tout s'éteignit, et la nuit tomba, les étoiles d'Orient brillèrent lointaines, semblables à des millions de pierres précieuses jetées sur un

tapis de velours noir.

Cheyne se décida à entrer. La maison était luxueusement aménagée avec des coffres de bois précieux sculptés à la mode hindoue et le sol était jonché de peaux de bêtes. Il se laissa tomber sur un divan bas, couvert de soie brochée d'or. Son front s'était creusé de rides profondes, et son regard s'était assombri. C'était l'heure où se levaient en lui de lancinants souvenirs.

Il frappa violemment avec un maillet d'ivoire sur un gong d'argent.

Un boy parut aussitôt, silencieux comme une ombre.

– Gin ! ordonna Sydney brièvement.

Le domestique disparut et revint bientôt, portant un grand plateau, sur lequel étaient disposés un flacon carré et une flûte de cristal, qu'il plaça sur un guéridon à portée de la main de Cheyne. Celui-ci se versa une rasade d'alcool.

– Salut à toi qui donne l'oubli ! murmura-t-il.

II

Priscilla pénétra dans la lingerie, où Sheila s'affairait devant un énorme tas de linge à repasser.

– Il me semble que ta besogne n'avance guère, prononça-t-elle en ricanant avec méchanceté. Tu en prends à ton aise !

Sheila jeta un regard vers sa cousine. Miss Angels était une jolie blonde aux yeux noirs. Svelte avec des formes harmonieuses, elle avait tout pour plaire, mais un esprit observateur n'eût pas manqué de remarquer les lèvres minces qu'ourlait un sourire dédaigneux et la raideur d'attitude, qui dénotait l'aigreur de caractère, la suffisance, l'orgueil et l'âpreté des calculs. Elle était vêtue avec élégance, tirée à quatre épingles, sous les armes pour recevoir les invités, car le mercredi était le jour des dames Angels.

– Je t'assure Priscilla... murmura miss Granor.

– Ne protestez pas ! jeta une voix acrimonieuse, et Mrs. Angels se montra dans l’encadrement de la porte. Vous avez été élevée à baguenauder, comme si vous deviez disposer d’une fortune, mais vous êtes sans le sou et vous devriez me savoir gré de parfaire votre éducation en vous enseignant des choses utiles.

– Je vous en sais gré, ma tante, répondit Sheila avec douceur.

– On ne le dirait guère, à voir votre nonchalance... Enfin, pour l’instant, abandonnez ce travail, vous le terminerez plus tard. Courez chez Smith et rapportez les sorbets et les petits fours pour le thé... Hâtez-vous, nos invités vont arriver.

Sheila obéit, mit son casque colonial et sortit.

Les Angels habitaient un bungalow, situé à plus d’un mille de la ville. La demeure eût été assez agréable d’aspect, si Mrs. Angels dans sa manie d’ordre et son peu de goût n’avait fini par la rendre banale et insipide.

Trois heures s’inscrivaient à peine au cadran

solaire de la façade. L'atmosphère était étouffante, le soleil dardait ses brûlants rayons et l'on voyait au-dessus du sol vibrer l'éther surchauffé. Des coolies, allongés par terre, dormaient à l'ombre étroite d'un mur.

Sheila soupira. Elle se sentait lasse à mourir, sa tête bourdonnait et elle voyait danser devant ses yeux des points de feu, comme de multiples lucioles.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis qu'elle se trouvait chez les Angels. Il y avait quatre mois que son père dormait son dernier sommeil dans cette sorte de jardin enchanté, que constituait le cimetière de Ranchipur, avec ses palmes, ses flamboyants, ses tulipiers, ses fleurs énormes et étranges. Déjà l'herbe poussait sur sa tombe, car la nature exubérante des tropiques se hâtait de faire de la vie avec de la mort. Son père, son seul ami, comme il lui manquait ! Elle l'avait suivi à travers les mille déplacements que nécessitaient de minces affaires, car il était un médiocre traitant, mais par contre, il avait l'âme d'un poète et l'inaltérable foi d'un croyant. Il avait façonné

l'âme de Sheila, tout en lui laissant sa personnalité propre, il y avait semé des sentiments élevés.

Et il était parti pour toujours. Sheila avait encore le son de sa voix dans l'oreille, la façon dont il avait prononcé : « Pauvre... Pauvre Sheila. » Était-ce possible que des êtres que vous aimez vous quittent avec des mots aussi simples... Le chagrin de la jeune fille en était décuplé et, en ce moment même, elle en éprouvait une peine profonde.

Quelle différence entre cet autrefois, qui remontait seulement à quelques mois, et maintenant, où elle était tombée sous la coupe des dames Angels, esprits étroits et mesquins.

Il y avait entre elles et la jeune fille des différences fondamentales. Sa tante ne pouvait comprendre la délicatesse et la profondeur de cet esprit, l'ardeur passionnée de cette âme qu'exaltaient les belles choses, un coucher de soleil, un poème, une peinture ou tout simplement la vie.

Avec une sorte de férocité, Mrs. Angels

essayait d'éteindre cet enthousiasme. Elle exécrait chez Sheila cette fierté qu'elle nommait orgueil, sa beauté, qui luttait victorieusement avec celle de Priscilla, et cette distinction patricienne qu'elle jugeait déplacée et en quelque sorte offensante chez une fille sans fortune.

Quant à Priscilla, elle haïssait sa cousine et il n'était pas d'humiliation qu'elle ne lui infligeât, pas de sarcasme qu'elle ne lui lançât. Et elle prenait plaisir à attiser les ressentiments de sa mère envers l'orpheline.

Mr. Angels, son oncle, essayait bien de tempérer ces attaques. Il devinait les amertumes cachées de sa nièce, mais il était entièrement subjugué par sa femme et sa fille et ce n'est qu'en cachette qu'il osait lui montrer un peu de tendresse.

Peu à peu, Mrs. Angels avait ravalé Sheila au rang de servante. Dans cette maison, miss Granor n'était pas davantage que Smaïla, la domestique hindoue.

Ce jour-là particulièrement, elle était lasse et accablée de tristesse, tandis que, sous le soleil

brûlant, elle se hâtait vers l'établissement de Mr. Smith, le pâtissier-glacier le plus renommé de Ranchipur.

Un coup de klaxon brutal retentit derrière elle. Sheila se serra sur le bord du chemin. Une voiture passa en trombe, soulevant un nuage de poussière. Mais, brusquement, l'auto stoppa à dix pas, tandis qu'une voix jetait :

– Sheila !

Elle reconnut Cheyne, qui, penché au-dessus de la portière de son cabriolet, la considérait avec stupeur.

– Miss Granor, répéta-t-il. Que faites-vous à cette heure, à pied sur cette route ? C'est de la folie, vous allez attraper une insolation !...

– Je vais chez Smith faire une course pour ma tante.

– Votre tante n'a donc plus de domestiques ? interrogea-t-il ironiquement.

– Oh ! si, mais ils sont très occupés ; c'est aujourd'hui jour de réception.

– Ah ! je gage que vous ne participez guère à

ces réceptions ? fit-il.

– Je ne tiens pas à y participer, répondit la jeune fille, mon deuil est trop récent.

Il l'examina attentivement. Sous l'ombre du casque, le visage mince, aux traits tirés, était lamentablement amaigri et les yeux avaient un cerne profond. Il devina les brimades, les privations infligées.

– Je vous trouve mauvaise mine, Sheila, dit-il avec sollicitude.

– Ce n'est rien. Seulement un peu de fatigue, répartit-elle avec un pâle sourire.

Il ne poursuivit pas plus avant, comprenant que l'insistance serait importune.

– Montez près de moi, proposa-t-il, je vais vous conduire.

Il l'aida à s'installer confortablement et, quelques minutes après, l'auto s'arrêtait devant un luxueux établissement au fronton duquel flamboyait le nom de « Smith ».

Sheila passa sa commande.

– Je vous ramènerai, dit Cheyne d'un ton d'autorité, mais auparavant nous allons déguster quelques sorbets.

– Je ne sais si je dois ?...

– Je ne tolérerai pas de refus, reprit-il, Après cette marche sous un soleil de feu, un instant de repos vous sera salutaire.

Elle se laissa convaincre, et, un moment plus tard, attablés dans un coin de la salle, ils savouraient quelques-unes des productions du glacier, tandis qu'un immense penka, mis en mouvement par deux coolies, brassait l'air sur leurs têtes. Il y avait peu de monde chez le glacier à cette heure-là, mais ceux qui entraient jetaient un bizarre coup d'œil de leur côté.

Sheila ne s'en apercevait pas ; dans cette atmosphère de luxe, face à Sydney qui lui manifestait une courtoisie parfaite, Sheila retrouvait un peu de joie, s'animait, faisait étinceler un esprit vif et observateur et une délicatesse de sentiments qui charmait Cheyne. Lui-même éprouvait une sorte de détente et un peu d'émotion.

– Ah ! mon Dieu ! quatre heures ! s'exclama-t-elle, tout à coup. Je vais être très en retard ; ma tante sera bien fâchée, je le crains.

– Vous n'êtes pas heureuse chez les Angels, Sheila ? questionna-t-il, tandis qu'ils roulaient vers les faubourgs de Ranchipur.

– Je leur sais gré de m'avoir accueillie, protesta-t-elle, ce sont mes seuls parents. Que serais-je devenue sans eux dans cet immense pays ?... Et mon oncle Silas est si bon !

– Mais bien faible, n'est-ce pas ?

– Je sais qu'il a de l'affection pour moi et cela me suffit.

– Cela ne saurait suffire... fit Sydney nettement ; il ne devrait pas tolérer de vous voir rendue à cet état de servante.

– Mais ce n'est pas vrai ! s'écria-t-elle. Pour quelques services que je rends !

Elle avait des larmes dans les yeux, et il craignit de l'avoir blessée dans sa fierté.

Ils arrivaient en vue du bungalow.

– Voudriez-vous m’arrêter ici ? demanda-t-elle.

– C’est préférable, en effet, ricana-t-il. Ma compagnie vous vaudrait certainement une sérieuse admonestation.

Elle eut un sourire navré.

– Je suis désolée de vous avoir froissé.

– Vous ne m’avez pas froissé, petite sensitive. Je sais ce que je dois à ma réputation, répondit-il avec une sorte d’amertume et je serai navré de vous attirer des ennuis... Au revoir, petite fille, et bon courage.

– Au revoir, mister Cheyne, et merci de votre bonté, j’ai passé un excellent moment en votre société.

Il la suivit des yeux tandis qu’elle s’éloignait. Avant de franchir le portillon, Sheila se retourna et lui fit un signe amical de la main.

Il secoua la tête et réfléchit un moment.

– Il faudrait sortir cette enfant de là, mais comment faire ? murmura-t-il... Est-ce que Margaret pourrait quelque chose pour dénouer

cette situation ?... Allons voir ce qu'elle en pense.

Et faisant tourner sa voiture dans le chemin, il s'élança à toute allure.

Lady Sayton resta un moment pensive, le coude appuyé sur le bras du fauteuil et la joue dans la main. Lady Sayton avait environ trente-cinq ans. Petite, bien proportionnée avec des yeux noirs très vifs, elle était vêtue avec un goût parfait d'une robe de flanelle blanche dont la coupe d'une admirable simplicité dénotait le grand faiseur parisien. Lady Sayton passait d'ailleurs pour être la femme la plus élégante et la plus spirituelle de l'Inde.

Levant les yeux, elle considéra Cheyne. Debout au milieu du petit salon, bien pris dans son costume de toile blanche, qui soulignait sa carrure robuste et son maintien altier, il souriait devant la perplexité de lady Sayton.

– Si j'ai bien compris, dit-elle lentement, vous désirez que je prenne sous mon égide cette miss... comment dites-vous ?

– Granor... Miss Sheila Granor... Oui, c'est cela, ma cousine. Cependant je dois vous donner quelques explications sur l'intérêt que je porte à cette jeune fille, de façon que vous ne fassiez pas comme la plupart des gens, qui me croient capable des plus noirs méfaits...

– Sydney !

– Je suis injuste avec vous, Margaret... Je suis un homme diablement aigri... Voici donc l'histoire... Il y a deux ans, Norman Granor, le père de Sheila, me sauva la vie en pleine jungle et, malgré le peu de cas que je fais de l'existence, je lui tiens compte de l'intention. Et puis, il fut le seul à me manifester une entière confiance, le seul qui m'ait parlé parfois comme à un homme véritable, sans mépris et qui m'ait tendu la main sans arrière-pensée. C'était un homme remarquable par la noblesse de ses sentiments. Il a élevé sa fille d'une manière peut-être un peu trop idéaliste, développant en elle tout ce qui était bon et fier, lui inculquant l'amour des belles choses. À sa mort, poursuivit-il tout bas, il m'a confié l'enfant... Oui, il me l'a confiée, si je sais

interpréter un regard... La mort de son père a fait tomber Sheila au pouvoir de sa tante, Mrs. Angels. Leurs caractères ne s'accordent guère.

– Vous pensez que nous nous entendrons mieux ?

– Je sais que vous n'avez pas le goût de tyranniser.

– Vous savez dire les choses aimables, Sydney, dit lady Sayton avec un petit rire. Cette Sheila Granor est donc malheureuse chez ses parents ?

– Je le crois. Bien sûr elle n'en parlera jamais, elle est trop fière pour se plaindre. Cependant je devine beaucoup de choses.

– Fou de Sydney, qui vous chargez de soucis sur la foi d'un simple regard de mourant ! prononça la jeune femme avec un accent d'ironie émue. Allons, je verrai ce que je puis faire pour votre protégée.

– Je vous remercie, Margaret, fit-il gravement.

S'inclinant, il baisa avec aisance le bout des doigts fins qu'elle lui tendait.

—... Je ne sais de quelle façon il me sera possible de vous prouver ma reconnaissance.

— Nous sommes tous les deux au-dessus de ces preuves-là, Sydney. Nous n'en avons pas besoin pour savoir que nous pouvons compter l'un sur l'autre.

— C'est vrai, Margaret... Mais je ne veux pas vous retenir davantage loin de vos devoirs de maîtresse de maison. J'ai vu de nombreuses voitures dans la cour, ce qui me laisse supposer que vous recevez ?

— En effet. Ne me ferez-vous pas le plaisir de prendre le thé avec nous, sur la terrasse ?

— Voulez-vous voir fuir l'entrain de vos invités ? Vous savez combien je suis indésirable... Votre mari lui-même...

Lady Sayton secoua doucement la tête.

— Tout cela est injuste, mais il y a de votre faute. Pourquoi ne vous appliquez-vous pas à faire tomber les préventions ?

— Me disculper ! s'exclama-t-il, je ne le puis, les faits sont là !... Nul ne les ignore.

– Cependant ?...

– Non ! Non ! coupa-t-il avec un ton d'amertume impossible à rendre. Cela n'a pas d'importance. Rien ne saurait avoir de l'importance. Que sommes-nous pour le croire ! Rien ne vaut la peine de tant d'efforts. Ce que nous nous obstinons à conquérir nous glisse entre les doigts. Nous sommes les jouets d'une chance aveugle ou ceux d'une sombre fatalité. Ce peuple au milieu duquel nous vivons l'a compris mieux que tout autre. La sagesse consiste à s'asseoir et à attendre. Car la lutte conduit à l'échec.

– Je n'aime pas cette philosophie, Sydney, elle n'est pas digne de vous.

– Pourtant elle est pour moi la seule vraie. Mais je vous attriste, Margaret, et le sujet n'en vaut pas la peine... Au revoir.

Après un dernier salut Cheyne se retira.

Lady Sayton le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait dans la large galerie, dallée de marbre blanc et rose alterné et si poli que s'y reflétait sa silhouette.

« Un homme fini ! songea-t-elle avec tristesse.
Et, cependant, il ne mérite pas une pareille
déchéance, non, il n'a pas fait ce dont on
l'accuse. »

III

Accoudée à la fenêtre, Sheila songeait. La terre était assoupie sous le ciel de nuit bleuté, une nuit d'Orient parsemée d'étoiles scintillantes. Du sol montaient par vagues des vibrations de chaleur. Au loin un « tontong » résonna, marquant les heures de veille. L'heure était calme et Sheila en goûtait la douceur et la paix après une journée chargée de travail pénible.

Tout à coup, la jeune fille tressaillit, la porte de sa chambre venait de s'ouvrir.

— Avez-vous fini de rêvasser ? prononça une voix âpre et coléreuse. Faites de la lumière, je vous prie, j'ai à vous parler.

Sheila obéit lentement ; le ton dur annonçait une algarade. Quand elle eut allumé sa lampe, elle vit sa tante debout au milieu de l'étroite pièce. En tenue de nuit, la tête hérissée de bigoudis, Mrs. Angels avait les lèvres serrées et

le regard rageur et dur.

– J’en apprends de belles à votre sujet ! jeta la vieille dame.

– Que voulez-vous dire ? balbutia la jeune fille.

– Je vous conseille de ne pas faire l’innocente.

– Je ne comprends pas, ma tante.

– Vraiment, vous ne comprenez pas ! s’exclama Mrs. Angels de plus en plus irritée. Où étiez-vous hier après-midi ?

Une brusque révolte saisit miss Granor.

– Ah ! oui, dit-elle, j’ai d’abord repassé un grand tas de linge, puis vous m’avez envoyée chez le glacier.

– Soyez insolente... Oui, je vous ai envoyée chez le glacier, et que s’est-il passé ?

– Je rencontrais mister Cheyne qui a eu la bonté de m’y porter en voiture.

– Et vous vous êtes attablée avec lui chez Smith ?

– Parfaitement, mister Cheyne m’offrit des

sorbets.

– Et vous trouvez cela naturel ! Vous êtes en ce moment... – nous sommes – la risée de tout Ranchipur ! Vous n'ignorez pas que cet homme jouit d'une réputation détestable.

– Il fut très respectueux à mon égard... De plus c'était un ami de mon père.

– Ah ! Ah ! un ami de votre père, cela ne m'étonne guère ! Pauvre sotte ! Votre père a-t-il jamais su choisir ses amis... À peu près comme il a su mener ses affaires.

– Mon père avait du cœur ! jeta Sheila haletante.

– Taisez-vous !... Une jeune fille comme il faut n'eût jamais osé faire pareille chose. S'attabler avec cet individu, quelle honte ! Ce n'est pas Priscilla qui eût fait cela.

– Je n'en ai pas honte, il n'y avait aucun mal, rétorqua Sheila.

Les yeux de Mrs. Angels se remplirent d'éclairs ; c'était la première fois que sa nièce osait riposter.

– Et puis, poursuivit la jeune fille lentement, avec un ton d’amertume, suis-je une jeune fille comme il faut ?... Les jeunes filles comme il faut sont, j’imagine, comme Priscilla, dansant avec grâce et distinguées.

– Insolente ! cria Mrs. Angels hors d’elle-même.

Et, d’un revers de main, elle souffleta sa nièce.

Sheila pâlit fortement ; jamais son père n’avait usé à son égard de châtiments corporels.

La honte et l’indignation déferlèrent en elle. Son visage devint si effrayant que sa tante prit peur et recula jusqu’à la porte. La main sur la poignée, elle dit froidement :

– Vous resterez ici, jusqu’à ce que vous montriez de meilleurs sentiments.

La porte refermée, il y eut le bruit de la clé tournant dans la serrure et le claquement sec du pêne. Sheila se jeta sur son lit et se mit à pleurer, les épaules secouées de sanglots, en proie à un intense désespoir, mais, soudain, elle se redressa, essuya ses yeux d’un revers de manche.

– Je ne resterai pas ici un jour de plus, murmura-t-elle, on est trop injuste, trop injuste.

Un petit rire nerveux lui échappa, car elle était en proie à une violente surexcitation.

« Ah ! elle a cru me tenir captive, pensa-t-elle, nous allons bien voir ! »

Elle ouvrit la fenêtre, se pencha pour écouter : tout dormait dans la maison. Alors, prenant les draps, elle les noua l'un à l'autre, attacha un bout de cette corde improvisée à l'appui de la fenêtre et se laissa glisser dans le vide. Ce fut prestement et vite fait.

Un moment après, sortie du jardin, elle marchait à la clarté de la lune sur le long ruban de route s'étirant vers la montagne.

Elle traversa un village dont les chiens aboyèrent à ses trousses.

Elle marcha ainsi pendant deux heures environ, son exaltation était tombée et la fatigue commençait de l'accabler. Elle s'assit sur le talus en bordure du chemin, incertaine, ne sachant ni où elle irait ni ce qu'elle ferait. Trop lasse pour

réfléchir sagement, elle s'assoupit.

Elle fut tirée de sa somnolence par le ronflement d'un moteur, en même temps que par la vive lueur d'un phare d'auto qui la frappait au visage.

Machinalement, elle se mit debout et leva la main. La voiture stoppa net avec un crissement aigu des pneus.

– Jour de Dieu ! s'exclama une voix stupéfaite, mais c'est Sheila !

La jeune fille poussa un soupir où se mêlaient soulagement et consternation.

– Mister Cheyne !

– Que faites-vous à cette heure sur cette route ?

– Ce sera donc la question que vous me poserez chaque fois que vous me verrez ! fit-elle avec un petit rire crispé.

– Eh bien ?

– Je me suis enfuie.

Sydney émit un petit sifflement.

– C'est grave ?

– Je ne peux plus retourner chez ma tante.

– Que s'est-il passé ?... Excusez mon indiscretion et ne me dites rien si vous voulez...

– Il vaut mieux que je vous le dise, reprit-elle. Et elle rapporta les faits succinctement.

– Hé ! c'est donc à cause de moi que tout cela arrive, ricana-t-il. Voilà ce qu'il en coûte de fréquenter le diable. Avez-vous des projets ?

– Aucun, murmura-t-elle avec un soupir.

– Où alliez-vous ainsi ?

– Je ne sais pas... Je partais... Peut-être aurais-je regagné la maison de mon père...

– Seule dans la montagne ?...

– Qu'importe.

– Montez ici, je ne vais pas vous laisser exposée aux morsures des crotales ou des najas, sans compter d'autres dangers qui sont pires.

Elle eut une hésitation.

– Où prétendez-vous me conduire ?

– Voilà la première réaction sensée que je vous vois, ricana-t-il. Défiez-vous de moi, maintenant !

– Je sais seulement que mon père vous estimait, dit-elle.

– Il était le seul, dans ce cas, et il a fort bien pu se tromper, ne le croyez-vous pas ?... Je suis pire que ce que vous pouvez imaginer.

– Je n'en crois rien.

Elle prit place à ses côtés. Il fit virer sa voiture au milieu de la route et reprit en trombe la direction de la ville.

– Ah ! vous me ramenez, fit-elle d'un ton bas, douloureux et cependant soumis.

– Quelle drôle de petite fille vous êtes, prononça-t-il d'un ton presque doux. Non, je ne vous remettrai pas entre les mains de Mrs. Angels, pour laquelle je n'ai pas beaucoup de sympathie. Je vous conduirai chez quelqu'un qui saura arranger les choses... Et fera de vous une jeune fille tout à fait comme il faut, ajouta-t-il railleusement.

– Je ne voudrais pas ressembler à Priscilla.

– Qui sait quelles seront vos aspirations dans quelque temps ? ajouta-t-il d'un ton qui devenait plus âpre. Qui sait jusqu'où va la malice féminine ? Avec vos yeux clairs et votre sourire ingénu, vous ferez plus de mal que le pire tyran.

– S'il en est ainsi, répliqua-t-elle offensée, laissez-moi mettre pied à terre et continuez votre chemin sans moi.

La voiture franchissait un grand portail, s'engageait dans une large avenue bordée de palmiers au bout de laquelle un palais étendait une immense façade que la lune fouillait de ses rayons, comme pour en découvrir les motifs sculptés et les toits de marbre. Un monumental escalier, aux extrémités duquel étaient couchés dans des poses hiératiques des tigres de pierre, montait jusqu'à un vaste perron, sur lequel ouvrait la haute porte de la demeure. Ce palais avait été, autrefois, la résidence des princes du Dekkan, et tout l'art hindou s'étalait là dans sa magnificence. Au bas des marches, des soldats indigènes en turban rouge se promenaient, l'arme

sur l'épaule.

– Mais, murmura la jeune fille abasourdie, mais c'est la demeure du gouverneur !

– En effet... Le gouverneur ne doit-il pas être le protecteur du faible et de l'opprimé, fit-il... Ne me regardez pas ainsi... Lady Sayton est ma parente.

– Et ?...

– Oui, c'est à elle que j'ai l'intention de vous confier. Ah ! Sapristi ! acheva-t-il, encore des invités !

Cinq ou six grosses voitures étaient garées sur le terre-plein, un peu à l'écart. Cheyne stoppa sa voiture et envoya un domestique prévenir lady Sayton... encore que le procédé pût paraître discourtois. Puis il conduisit Sheila jusqu'à un banc blotti dans une charmille.

– Mister Cheyne, balbutia la jeune fille, je suis si... si... enfin si troublée... Que va dire lady Sayton ?

– N'ayez aucune crainte, reprit Sydney, Margaret est une grande dame charmante et très

bonne.

Un pas léger les fit tressaillir. Ils levèrent les yeux. Une jeune femme se dirigeait vers eux. Dans une longue robe de tulle de nylon blanc, une écharpe de soie posée sur ses épaules, elle venait comme portée sur un rayon de lune telle une apparition. Deux magnifiques rubis étincelaient à ses oreilles, son visage était d'une perfection suprême et son teint clair. Elle marchait la tête un peu penchée, méditative.

Cheyne eut un mouvement brusque.

– Georgina ! murmura-t-il.

Ce ne fut qu'un souffle, mais la jeune femme s'arrêta comme figée et les aperçut aussitôt.

– Sydney ! laissa-t-elle échapper. Sa voix avait des intonations musicales et profondes, merveilleusement flexibles.

– Sydney, reprit-elle enfin, quel est mon étonnement...

– Ma surprise est bien plus grande, répondit Cheyne d'un ton d'ironie subtile.

– Je suis arrivée hier, seulement. Vous

n'ignorez pas que la générale Irwine est ma parente ?

– Je sais...

– Depuis longtemps, elle insistait pour que je fasse ce voyage, je m'y suis décidée. J'avais aussi l'espoir de vous rencontrer.

– Je vous remercie de votre sollicitude, fit Sydney – et peut-être y avait-il dans sa voix une légère rancune. – Vous ne m'aviez donc pas complètement oublié ?

– Comment l'aurais-je pu ? répondit Georgina avec un soupir et un sourire doux et triste.

Son regard glissa vers Sheila.

– Sans doute suis-je importune à cet instant, acheva-t-elle.

L'insinuation atteignit Sheila qui rougit.

Cheyne devina cette révolte et l'humiliation que ressentait la jeune fille, et sur une impulsion subite :

– Je m'excuse, dit-il, je n'ai pas fait les présentations, Georgina, j'ai l'honneur de vous

présenter miss Granor, ma fiancée... Sheila, voici Mrs. Cheyne, ma cousine.

– Ah ! murmura la jeune femme, tandis qu'un éclair de dépit passait dans son regard, malgré que sa voix restât égale. On sentait une déception tandis qu'elle prononçait : je vous félicite bien vivement, miss Granor. L'amour nous aide à vaincre les difficultés, n'est-ce pas ?... Je pense que nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance... Au revoir, miss Granor... Au revoir, Sydney...

Elle s'éloigna, les laissant côte à côte, gênés.

– L'intrigante ! grommela Cheyne entre ses dents, j'aimerais bien savoir ce que signifie sa présence ici ?

Il y eut un moment de silence, et ce fut lui qui le rompit de nouveau.

– Je vous prie de m'excuser, Sheila, dit-il fort embarrassé, je vous ai mise dans une situation bien bizarre.

– Je crois plutôt que c'est moi qui vous crée des ennuis, rétorqua la jeune fille.

– Je me demande quels bruits Georgina est en train de répandre dans les salons, poursuit Cheyne soucieux.

– Celui de nos fiançailles, bien sûr ! s'exclama Sheila avec un petit rire nerveux.

– Ne riez pas ! jeta Sydney irrité. Ne voyez-vous pas comme tout cela est stupide. Je n'ai trouvé que ce sot moyen.

– Je conçois que vous ne soyez pas emballé par la perspective, reprit la jeune fille.

– Que voulez-vous dire ?

– Je dois vous paraître bien pâle à côté de femmes telles que Mrs. Cheyne ?

– Grand Dieu, non ! Vous...

Il s'arrêta brusquement et la considéra...

–... Je vous ai blessée ?

– Je vous remercie au contraire, répondit Sheila gravement. Vous m'avez défendue contre sa malveillance... Et vous m'avez offert, un instant, ce que vous aviez de plus précieux : votre nom !

– Mon nom est-il vraiment si précieux ? J’en doute... Il ne rend pas un son clair, il y a une paille dans le métal, prononça-t-il d’un ton amer et découragé. N’avez-vous jamais rien entendu dire de moi ?

Elle hésita.

–... Votre tante, par exemple ? insista-t-il, que disait-elle de moi ?

– Je...

– Vous avez peur de me blesser... Non, Sheila, je vous demande la franchise.

Il lui parut anxieux.

– Elle prétendait que votre réputation était déplorable.

– Cela, seulement, et rien de plus précis ? Elle secoua la tête, peinée de lui infliger cette souffrance.

– Votre tante a raison, reprit-il, ma réputation est déplorable.

– Je sais que vous êtes très bon...

– Être bon ne signifie rien ! poursuivit-il avec

une âpre tristesse. Que penseriez-vous si l'on vous assurait que je suis coupable du plus grand des crimes, d'une atroce trahison ?...

– Je ne le croirais pas.

– Si cependant les apparences étaient contre moi, si tout me condamnait irrémédiablement ?...

– Je ne le croirais que si vous l'affirmiez vous-même.

– Le monde n'a pas besoin de tant d'affirmations, rétorqua-t-il.

– Que m'importe le monde !

Il soupira profondément, sa main saisit le bras frais et rond de Sheila et le pressa avec force et douceur.

– Sheila, prononça-t-il, je vais vous demander une chose que je ne devrais pas, sachant ce que cela risque de comporter de souffrances pour vous.

– Je vous écoute.

– Sheila, consentiriez-vous vraiment à m'épouser ?

La jeune fille ne sut alors ce qui se passa en elle-même. Non, ce n'était pas la crainte des sarcasmes ni la pitié. Plutôt le désir de panser cette plaie qu'elle devinait. Elle percevait toute l'anxiété de la question : si elle refusait, elle le repoussait inéluctablement dans une sorte de gouffre moral.

– Oui, murmura-t-elle dans un souffle.

Il laissa échapper un soupir profond.

– Ah ! fit-il d'une voix changée.

Derechef pesa un lourd silence.

– Voici Margaret, annonça-t-il tout à coup.

Lady Sayton, en effet, descendait rapidement l'escalier et cette précipitation pour une dame de son rang et de son caractère avait quelque chose d'inhabituel, qui trahissait un trouble profond.

– Je n'ai rien à vous apprendre, ma cousine, n'est-ce pas ? jeta Cheyne légèrement sarcastique.

– C'est extraordinaire, approuva l'arrivante d'un ton de blâme, Mrs. Cheyne colporte la nouvelle à travers les salons. N'était leur

éducation, tous les invités seraient là... Pourquoi agissez-vous ainsi, Sydney ?

– Je suis navré, Margaret, de vous causer de nouveaux ennuis.

En quelques mots, Cheyne mit la femme du gouverneur au courant de ce qui s'était passé. Pendant ces explications, la grande dame considérait Sheila toute intimidée. Dieu merci, elle avait craint le pire, mais son habitude de juger les gens lui permit de pénétrer aussitôt le caractère de la jeune fille. Ce mince visage ardent et cette lumière qui brillait dans ses yeux, ce regard droit et fier, l'influencèrent favorablement.

– Eh bien ! venez mon enfant, dit-elle avec bonté.

– Margaret, reprit Cheyne...

– Ne me remerciez pas, Sydney, murmura lady Sayton.

Sheila suivit la jeune femme. Celle-ci, évitant les salons, la conduisit jusqu'à une petite chambre meublée simplement, mais avec un goût parfait.

– Vous voici chez vous, prononça la femme du gouverneur.

– Je vous remercie, milady, balbutia Sheila, très touchée par la bonté de la grande dame.

– Soyez en paix dans cette maison, mon enfant, reposez-vous, vous en avez besoin, je le vois... Bonne nuit.

– Bonsoir, milady.

Lady Sayton se dirigea vers la porte, mais avant de sortir, elle se retourna.

– Me permettez-vous une parole, miss Granor ?

– Certes, madame.

– Eh bien ! quoi qu'il arrive, ne désespérez jamais de Sydney, il vaut mieux qu'on ne peut le supposer.

IV

L'autel, hérissé de nombreux cierges, brillait comme un buisson ardent. Mais le reste de la chapelle était plongé dans une demi-pénombre. Dehors c'était la nuit d'Orient pleine d'étoiles.

Sheila vivait une sorte de songe éveillé, se demandant si véritablement ce qui se passait là, dans cette chapelle, la concernait. Depuis sa fuite de chez les Angels, elle avait été emportée dans un véritable tourbillon et elle n'avait pas eu encore le temps de se ressaisir. Les deux ou trois semaines passées chez Lady Sayton avaient été comme une ère nouvelle pour la jeune fille. Après les duretés de sa tante, la bonté de la grande dame lui avait été un réconfort.

Mrs. Angels aurait voulu que sa nièce retournât au bungalow, jusqu'à son mariage, mais lady Sayton avait répondu par une fin de non recevoir enveloppée de formes de politesse et ce

n'était pas une femme à qui l'on pût en imposer.

Sydney s'était montré délicat et attentionné pendant ces jours-là, avec parfois, cependant des sautes d'humeur, qui avaient toute l'apparence d'un remords. La jeune fille avait été comblée de cadeaux somptueux, mais elle ressentait parfois un vague malaise. Au cours des deux ou trois réceptions auxquelles elle avait assisté aux côtés de lady Sayton, elle avait surpris des chuchotements, certaines personnes lui avaient fait grise mine. Elle sentait que tout cela ne s'adressait pas à elle, mais à Sydney et se rendait compte combien l'ostracisme qui pesait sur Cheyne était lourd.

Sheila jeta un regard vers Cheyne debout près d'elle. Il avait grande allure avec sa carrure imposante et cet air à la fois hautain et triste. Il était vêtu d'un vêtement blanc très strict. Elle-même portait une robe de vieille valencienne d'une simplicité étudiée, mais fort coûteuse, elle le savait. Lorsque Cheyne lui avait présenté cette robe, elle avait essayé de protester.

– Elle est bien trop belle pour moi !...

– Non, rien n'est trop beau, Sheila.

Mais elle sentait qu'il y avait dans cette phrase beaucoup d'orgueil... Son mari... Maintenant, il était son mari...

La cérémonie avait lieu dans la chapelle du palais et l'assistance était fort réduite. Elle se composait du gouverneur et de sa femme, et encore lord Sayton n'était-il venu que pour complaire à sa femme et pour Sheila qui avait fait sa conquête par sa grâce et sa spontanéité. Mr. Angels était présent et sans doute avait-il dû, pour ce faire, braver les foudres de sa terrible épouse et subir les sarcasmes de sa fille envieuse. Il y avait aussi Mrs. Georgina Cheyne, étrangement belle dans une toilette de soie blanche. Cette Georgina qui était pour Sheila une sorte d'énigme. La veuve accablait miss Granor de ses amabilités, mais celle-ci ne pouvait s'empêcher de ressentir un étrange malaise en sa présence. Cette femme lui donnait la perception de son néant... Elle était si séduisante... Si intelligente... En quelque sorte très inquiétante. Qu'avait-elle été pour Sydney ? Qu'était-elle

pour lui encore ?... Un regret ?...

La cérémonie se terminait. Le chapelain se tourna pour une dernière bénédiction. Ils restèrent un moment immobiles, puis Cheyne fit un pas vers Sheila. Un moment leurs regards se pénétrèrent. Il y eut entre eux quelque chose d'inexprimé, une espèce d'émotion... Il offrit son bras et ils sortirent du sanctuaire. De là, ils gagnèrent un salon où eut lieu l'apposition des signatures.

Le révérend Robertson, qui venait d'officier, fut le premier à féliciter les nouveaux mariés. Il le fit dans un bredouillement confus et se hâta de sortir. Lord Sayton baisa la main de Sheila, tendit deux doigts à Sydney avec une froideur très marquée.

Mr. Angels s'approcha et embrassant sa nièce :

– Sois heureuse, mon enfant, c'est mon vœu très sincère, murmura-t-il. Tiens, j'avais apporté cela pour toi.

C'était, dans un écrin, un fort beau bracelet

délicatement filigrané et orné de turquoises.

– Merci, oncle Silas ! s'exclama Sheila très émue, avec élan.

– Ce n'est rien, mon enfant, un petit cadeau, reprit-il. Je voudrais qu'il te rappelle que j'avais beaucoup d'affection pour toi, même si je n'ai pas su te le montrer... Je suis navré, j'aurais désiré que tu sois heureuse chez nous.

– Ne vous tourmentez pas, oncle Silas, j'ai tout oublié, je ne me souviendrai que de votre affection.

Puis, Mr. Angels se tourna vers Sydney et lui serra la main franchement.

– Je vous remercie, monsieur, je suis assuré que vous la rendrez heureuse.

Georgina s'avança à son tour et embrassa la jeune mariée avec effusion.

– On ne sait ce que peut réserver la vie, dit-elle, mais souvenez-vous que je suis votre amie.

Il y avait comme un sens caché derrière ces paroles et Sheila ressentit un pincement au cœur quand elle vit Sydney se pencher pour baiser la

main de la jeune veuve et celle-ci sourire... Un lent sourire indéfinissable.

Après cela, lady Sayton sut trouver les mots qui convenaient, pleins de délicatesse et de cette bonté qui vient du cœur. Puis elle emmena Sheila pour changer de toilette.

Ayant pris congé de la grande dame, un moment après, la grosse voiture de Cheyne les emportait, tous les deux, à travers la campagne endormie, vers la maison dressée au sommet de la montagne.

La lune penchait vers l'horizon et toute la plaine était baignée d'une lumière dorée. La ligne sinueuse des montagnes se découpait dans un lointain bleuté. L'air était d'une douceur exquise. Des chiens hurlaient dans les fermes et, dans les champs, des vaches sacrées broutaient tranquillement. Ensuite, le chemin se faufila dans la jungle. La lueur des phares semblait tasser l'obscurité des deux côtés de la route et la rendre plus dense et plus menaçante. Tout ce qui bondit, tout ce qui rampe, tout ce qui est venimeux, trouvait refuge dans les profondeurs de cette

sylve.

Tout à coup la forêt s'écarta et la maison parut au milieu de la clairière, légère et aérienne. Les boys avaient suspendu des lampions et des lanternes de couleur tout autour de la maison, et, lorsque la voiture s'arrêta, ils embouchèrent de grandes trompes et se mirent à sonner pour fêter l'arrivée des jeunes époux.

– Oh ! s'exclama Sheila, je vous remercie, Sydney, cette idée est charmante.

– Je regrette de vous décevoir, fit-il sans ménagement, mais l'idée n'est pas de moi... Et n'est pas très heureuse. Je me demande quel est l'idiot qui a pris cette initiative. La moindre étincelle en cette maison peut mettre le feu à la jungle entière... Alors ce sera une autre histoire.

–... Séliiiiim ! appela-t-il.

Aussitôt, un domestique indigène, vêtu de blanc, se présenta.

– Maître ?

– Éteignez-moi tout cela en vitesse, jeta Cheyne avec emportement, ma parole, vous êtes

fous... Et ne faites pas tant de tapage avec vos trompes.

– Bien, maître, murmura le domestique.

Le bruit cessa aussitôt. Debout sur la galerie, Sheila regardait s'éteindre une à une les petites lumières, sous le souffle des serviteurs. Une tristesse invincible descendait en elle, comme si l'on avait soufflé sur son enthousiasme. La nuit et le silence tombèrent comme une chape de plomb. Seul s'entendait le bruit du torrent... Puis au loin éclata le « Raoumph » d'un tigre en chasse.

Cheyne souleva le rideau.

– Entrez, Sheila, dit-il. Soyez la bienvenue... Cette demeure est la vôtre en attendant une maison plus brillante.

Sélim se présenta, s'inclinant, il tendit à Cheyne une lettre scellée de lourds cachets de cire rouge.

– Cette lettre est arrivée au début de la soirée, sahib.

Sydney saisit le message, le tint entre ses doigts, l'examinant.

– Vous permettez, Sheila...

Elle acquiesça de la tête, tandis qu'il rompa les cachets et déplaiait la lettre. Celle-ci était courte. Il la lut lentement, comme s'il voulait en bien saisir le sens. Puis, il poussa un soupir, son visage devint dur et il murmura :

– Je ne pensais pas que cela viendrait si tôt.

En relevant le front, il vit sa jeune femme qui le regardait curieusement.

– Mon oncle Hundebert vient de mourir, fit-il, je suis son seul héritier... Vois voici dès maintenant, lady Sheila Cheyne, comtesse de Sitwell.

V

Le ciel était gris et bas et un brouillard léger flottait comme une écharpe de gaze sur les gras pâturages des Southern Uplands, ceints de barrières blanches derrière lesquelles des bovidés massifs et tranquilles regardaient passer la grosse voiture crème et rouge.

Sheila contemplait mélancoliquement le paysage. Malgré le manteau de vison et la chaleur qui régnait dans l'auto, il lui semblait sentir le froid de ce matin de printemps. Où étaient les montagnes verdoyantes du Dekkan avec leur profusion de fleurs et leurs palmes légères semblables à des éventails se déployant dans le ciel indigo de l'Inde.

La jeune femme était lasse. Ce voyage brusqué, ce coup d'ailes par-dessus les continents, qui venait de la déposer sur cette terre froide et ennuagée, tout cela la désespérait.

Dès le lendemain du mariage il avait fallu partir en hâte pour Calcutta, d'où l'avion de la British Airways les avait, en quelques escales, emmenés à Londres.

Sheila s'effrayait de ce changement de situation et de climat humain. Elle était née aux Indes et n'avait jamais imaginé qu'un jour elle devrait quitter ce pays qu'elle aimait. Tout avait un autre aspect maintenant : dans ce pays-ci les gens étaient guindés, froids, à côté de l'aimable abandon qui régnait aux colonies. Cheyne lui-même montrait un nouveau visage, un visage qu'elle ne lui connaissait pas, grave, hautain et dur. Non plus la figure où, malgré l'amertume, se décelait parfois une certaine douceur. Il semblait bander ses forces en vue de quelque chose de difficile à accomplir.

– Je regrette de vous avoir imposé ce long voyage, Sheila, dit-il tout à coup, ce changement d'habitudes et de pays. Vous aimez les Indes ?

– Oui.

– Peut-être aurions-nous dû y rester ? murmura-t-il, beaucoup de difficultés nous

attendent à Sitwell.

Elle sourit malgré sa fatigue.

– Nous serons ensemble, Sydney.

– Oui, je sais, fit-il avec une sorte d'ironie acerbe, vous voulez être une bonne épouse.

– Je crains d'être, surtout, une pauvre petite lady bien minable.

– Je suis persuadé du contraire. Vous avez assez de finesse pour cela... Et vous vous habituerez à la fortune.

– Je ferai de mon mieux... Cependant...

Elle eut une hésitation.

– Eh bien ? fit-il, impatienté.

– Je voudrais savoir... Comment est-ce, Sitwell ?

– Ah ! Sitwell, c'est grandiose.

– Comme le palais de Ranchipur ?

– Quelle idée ! Bien sûr que non ! Cela ne peut se comparer à rien que vous connaissiez, petite fille. Sitwell, c'est Sitwell ; il n'a son équivalent

...nulle part, ni pour son château, ni pour ses terres, ni pour ses bois... Notre fief depuis des siècles... Et vous serez la lady de tout.

– Oh ! Sydney, c'est ce qui m'effraie.

– J'en connais que cela n'effrayerait pas !

– Georgina ?

– Ah ! vous avez deviné cela... Oui, Georgina et d'autres aussi, sans doute.

Sheila ressentit un pincement au cœur. Car ce nom semblait jeté avec l'intention d'établir une comparaison.

Dehors, la pluie s'était mise de la partie, elle crépitait, rebondissant sur le capot et ruisselant sur les glaces des portières.

– L'Écosse ne nous fait pas bon visage, murmura-t-il. Il y aura de durs moments à passer, Sheila, croyez-moi... Peut-être n'aurais-je pas dû ?...

Il n'acheva pas. Que regrettait-il ? De l'avoir épousée ou d'être revenu ?

Il avait de nouveau détourné son visage, et la

jeune femme ne voyait que son profit tourmenté par quelque torture intérieure.

– Voyez, nous passons ici dans l’allée des chênes, expliqua-t-il. Cette allée est célèbre dans toute l’Écosse. Elle était là, dit-on, quand Edric le Saxon, notre ancêtre, régnait en ces lieux alors farouches et inhospitaliers. Tout arbre qui meurt de vieillesse est aussitôt remplacé.

À travers le rideau de pluie, Sheila entrevit les arbres colossaux érigeant leur ramure puissante qui semblait accrocher les nuages. Puis la demeure parut, comme fondue dans le brouillard qui en estompait les contours, puissante avec ses tourelles et ses fenêtres gothiques. À peine aperçut-elle les jardins flous à travers le rideau de brume.

La voiture s’arrêta et deux domestiques se précipitèrent, portant chacun un vaste parapluie.

Et ce fut ainsi que Sheila franchit pour la première fois la porte de Sitwell.

VI

La nouvelle lady Cheyne se tenait assise sur la terrasse à l'ombre d'un énorme marronnier, dont les branches se couvraient déjà de feuilles fraîchement dépliées de leurs bourgeons. Le temps était tiède, quelques petits nuages blancs glissaient nonchalamment dans un ciel bleu pâle.

Le manoir était placé sur une petite hauteur d'où l'on dominait la vaste plaine. Au loin, la croupe arrondie du mont Galloway barrait l'horizon ; à droite, s'étendait un vaste bois et à gauche, les prairies déroulaient leurs carrés et leurs rectangles bordés de haies et de barrières, en sorte que la terre semblait rapiécée de tissu vert tendre.

Plus près, les jardins à la française du château déployaient leurs dessins harmonieux et multicolores, car les jardiniers s'activaient à préparer les corbeilles de printemps.

Oui, Sydney avait raison, Sitwell-Castle ne se pouvait comparer à rien d'autre ; la jeune femme en pénétrait chaque jour la beauté. Cependant elle était perdue dans cette situation nouvelle, n'ayant personne pour la conseiller. Sans doute eût-il été amusant de partir à la découverte dans cette immense demeure, mais elle n'avait pas le cœur à se réjouir. Une atmosphère pesante régnait sur Sitwell. Sheila sentait dans l'attitude des gens une sorte d'hostilité, presque de réprobation. Les domestiques arboraient un air compassé, une dignité froide. Il n'y avait eu nul souhait de bienvenue quand ils étaient arrivés, aucun de ces sourires entendus et respectueux, comme on en voit sur les lèvres des vieux serviteurs fidèles, mais des figures de marbre derrière lesquelles on était sûr que se cachait le mépris.

Et cette raideur s'accroissait encore envers Sydney, devenait presque insultante. Il avait alors une crispation de tout son être, une tentation de tout briser. Elle devinait quel effort de tous les instants il devait faire pour se dominer. Son humeur était devenue encore plus sombre et farouche. À peine le voyait-elle à l'heure des

repas ; le reste du temps il le passait à galoper à travers bois ou dans son bureau à boire.

La jeune femme se demandait quelle faute on reprochait à son mari et cependant elle n'osait interroger personne dans la crainte de déclencher on ne savait quel malheur.

– Peut-être aurais-je dû le demander à lady Sayton ? se disait-elle en ce moment. Il y avait là plus qu'une réputation de buveur et de coureur... Tandis qu'elle réfléchissait à cela, elle aperçut Mrs. Cheyne dans l'allée, son regard s'assombrit. Et cependant, malgré elle, Sheila ne pouvait s'empêcher d'admirer la jeune veuve. Tout en Georgina était harmonie. Elle s'en venait d'une démarche nonchalante et souple, vêtue d'une robe de demi-deuil à carreaux blancs et noirs qui dégagait bien sa silhouette flexible ; sous l'auvent de la vaste capeline de fine paille, son visage paraissait plus délicat, avec quelque chose qui intriguait et inquiétait.

Au passage, elle adressa quelques mots aux jardiniers, qui lui répondirent avec empressement. S'approchant ensuite d'un rosier

où s'entrouvaient les premières roses de la saison, elle en huma le parfum. Aussitôt, le chef jardinier s'avança et, tranchant la tige d'un coup de sécateur, lui offrit une des fleurs, prémices du printemps. Georgina remercia d'un sourire. Sheila qui n'avait rien perdu de la scène, se dit avec tristesse qu'elle n'avait jamais bénéficié d'une faveur pareille.

Georgina, levant les yeux et apercevant la jeune femme sur la terrasse, se dirigea vers elle. Sheila descendit à sa rencontre.

– Bonjour, milady, jeta la jeune veuve, je suis heureuse de vous voir installée ici et de vous féliciter.

– Je vous remercie, madame. Vous voici donc revenue des Indes ?

– Oui, je suis arrivée hier. Lady Sayton et le gouverneur vous envoient leur bon souvenir.

– Que de reconnaissance je leur dois ! Je ne suis pas près de les oublier.

– Ils paraissent avoir beaucoup d'estime pour vous. De plus, lady Sayton est une des rares

personnes à avoir conservé un peu d'affection pour Sydney...

Et, comme si elle ne voulait pas s'appesantir davantage sur ce sujet, elle reprit avec une sorte de hâte :

—... Je ne saurais exprimer l'impression que je ressens de me trouver ici et de n'y plus voir lord Hundebert.

— Vous l'avez bien connu ?

— Oh ! certes, c'était l'oncle de mon mari et il était très bon. Je logeais chez lui dans un petit pavillon... Depuis... depuis mon veuvage. Pauvre oncle Hundebert, si généreux, si loyal, droit et franc comme une lame d'épée. Je viens de prier un moment dans la chapelle à son intention.

Sheila perçut, dans cette louange du défunt, une sorte de critique contre Sydney.

Tout en conversant, elle conduisit Georgina au salon.

— Accepterez-vous une tasse de thé, Mrs. Cheyne ? demanda-t-elle.

— Bien volontiers. Mais appelez-moi donc

Georgina, je le préfère. C'est moins cérémonieux, n'est-ce pas ?

On frappa à la porte, et une jeune femme de chambre entra, roulant la table à thé.

– Tiens, Lucy, fit Georgina gentiment, comment va-t-on à l'office ?

– Très bien, madame, je vous remercie.

Le visage habituellement renfrogné de la camériste s'éclairait d'un sourire.

Encore une fois, Sheila nota la différence. La servante s'étant retirée, elle servit le thé.

Le regard pénétrant de Georgina ne la quittait pas ; un imperceptible sourire se jouait sur ses lèvres, trahissant une joie maligne.

– Je suis heureuse de vous voir à l'aise dans cette maison, milady, prononça-t-elle.

– À l'aise ! murmura Sheila ; il y a au contraire beaucoup de choses qui me préoccupent.

Elle savait qu'elle faisait le jeu de la veuve en l'interrogeant, mais elle avait un tel désir de

savoir enfin quelle était cette faute, qui valait à son mari une telle hostilité. Elle inclina la tête, approuvant.

– En effet.

– Oh ! Sydney a toujours eu un étrange caractère. C'est un sceptique...

– Il n'y a pas que cela...

– Oui, il n'y a pas que cela, ajouta Georgina.

– De quoi s'agit-il ?

La jeune veuve hésita à son tour... Une hésitation calculée pour donner plus de poids à ce qu'elle allait dire.

– Je ne sais si j'agis sagement en vous racontant ce dont il s'agit, si lord Cheyne, votre époux, n'a pas cru bon de vous le révéler.

– Est-ce très grave ?

– C'est une chose terrible et qui a hanté beaucoup de mes nuits.

– Alors ne vaut-il pas mieux que je sache ?

– Peut-être avez-vous raison... Tant pis... Déjà à Ranchipur j'ai éprouvé quelques scrupules, je

voulais tout vous dire, mais lady Sayton ne l'avait pas fait, alors je me suis tue. Écoutez donc. Cette effroyable histoire tient d'ailleurs en quelques phrases :

« Je n'ai connu Sydney que deux ou trois ans avant les événements que je vais conter. C'était alors un jeune officier de la marine royale, gai, brillant, intelligent, avec cependant déjà cette tendance au scepticisme et au sarcasme que vous avez remarquée. Il avait été orphelin de bonne heure et élevé ici. Lord Hundebert et lady Elinda, qui n'avaient pas d'enfants, l'aimaient beaucoup. Mais il n'avait aucun droit sur Sitwell, car il est le fils du troisième frère du marquis de Sitwell. L'héritier était Humphrey, le fils de Richard, cadet de lord Hundebert.

« Quand la guerre éclata, Sydney participa à de nombreuses actions de combat et se fit remarquer par son courage et son sang-froid. On l'appela alors à l'État-major général et il remplit avec bonheur diverses missions à l'étranger. C'est quelques jours avant le débarquement en Normandie que se situe l'épouvantable drame.

« Sydney reçut l'ordre de préparer la descente sur la côte bretonne d'un commando d'officiers français et anglais, lesquels devaient coordonner les mouvements des maquis français pour les jeter à l'heure H dans une action concertée contre l'occupant.

« Parmi ces hommes se trouvait mon beau-frère Humphrey, celui qui serait maintenant marquis de Sitwell. S'y trouvait également mon mari, le deuxième dans l'ordre des héritiers du titre. »

La voix de Georgina s'assourdit.

—... Or au débarqué, ces officiers furent faits prisonniers et exécutés...

Sheila se dressa frémissante.

— Vous ne voulez pas dire ?... Oh ! non ! On n'a pas pu soupçonner Sydney d'avoir... Non ! Non !

— Hélas ! il était le seul, en dehors du premier lord de l'Amirauté, à savoir quand devait avoir lieu l'expédition. C'était lui-même qui avait choisi le lieu de la côte pour la descente du

commando.

– Mais la preuve ?

– Quelle preuve pourrait-il y avoir ?... Ainsi Sydney ne fut ni jugé, ni condamné. On évita tout scandale en l’envoyant au loin, et quand la guerre fut terminée, on le pria de démissionner. C’est la raison pour laquelle les voisins ne franchissent plus le seuil de cette demeure. C’est pourquoi vous ne voyez autour de vous que des visages fermés... L’opinion publique a fait le procès...

Sheila s’en alla jusqu’à la fenêtre, appuya un moment son front brûlant contre la vitre froide. L’ombre lui paraissait descendre sur le paysage, des larmes mouillaient ses paupières.

Georgina la regardait sans bouger, avec des yeux pleins de dureté.

Tout à coup, Sheila essuya ses pleurs avec une sorte d’emportement et, se retournant d’un mouvement brusque :

– Mais vous, madame, vous ne le croyez pas coupable ?

La jeune femme parut hésiter, puis elle dit

dans un souffle :

– Mon mari s’y trouvait, milady.

– Non, riposta Sheila, que Sydney ait pu trahir pour cela – sa main décrivit une orbe pour inclure tout le domaine – non, je ne puis le croire !

– Peut-être y avait-il d’autres raisons...

– Que voulez-vous dire ?

Georgina eut encore une hésitation, et Sheila s’en irrita, car elle n’était pas dupe de son hypocrisie.

– Eh bien ! reprit la jeune femme, Sydney et moi fûmes quasiment fiancés. Nous eûmes quelques discussions, je m’entêtai ; bref, j’épousai Edgard. Ce fut la cause d’une brouille entre eux. Sydney a un caractère vif et emporté, violent et vindicatif.

– Il n’a pas cessé de vous aimer, n’est-ce pas ?

– Oh ! il m’a oubliée depuis ! La preuve c’est qu’il vous a épousée... Mais en ce temps-là, la blessure était fraîche... Blessure d’amour et surtout d’orgueil. Qu’on ait pu lui préférer un autre, il ne pouvait l’admettre... Au vrai, je ne

préfèrais pas Edgard ; ce fut de ma part une impulsion irréfléchie, un entêtement à ne pas céder. J'en fus bien punie, avec les malheurs qui en découlèrent.

De plus en plus, Sheila était horrifiée. Elle revivait la bizarre scène de ses fiançailles avec Cheyne. Ce n'était donc que par bravade envers Georgina qu'il l'avait épousée ! Tout chancelait en elle.

Et ensuite, il y avait cette chose froidement préméditée, cet assassinat collectif pour se débarrasser d'Edgard. Une phrase dansait dans son esprit : « David s'éprit de Bethsabée et il envoya l'ordre de placer Urie au premier rang des combattants afin qu'il fût tué. »

La passion coupable pouvait-elle aller si loin?... Sydney avait-il commis un acte aussi abominable ?

– Je regrette de vous avoir fait ces révélations, milady, acheva la jeune veuve. Vous allez vous torturer inutilement. Non, rien ne peut empêcher que ce qui a été accompli le soit... Rien ne peut rendre la vie à ceux qui sont morts depuis des

années... Il ne reste de possible que le pardon... Nous sommes de pauvres créatures humaines, avec nos erreurs et nos faiblesses... M'en voulez-vous de vous avoir raconté cela ?

– Il vaut mieux que je sache.

– Je dois vous quitter, maintenant, il est tard... Et regagner ma solitude... Ne vous attristez pas ; ce qui est passé est passé. Le temps amènera son oubli... Au revoir, milady.

– Au revoir, madame.

Georgina sortit. Sheila, par la fenêtre, suivit des yeux l'élégante silhouette à la démarche gracieuse.

Elle ne s'étonnait plus de voir les sourires accompagner la jeune femme, celle-ci était une victime qui avait droit à la pitié et au respect.

Et cependant, une voix en Sheila protestait contre ces accusations. Non, son mari ne pouvait être coupable ; il était seulement pris dans le faisceau des coïncidences. La jeune femme se torturait l'esprit pour trouver une solution satisfaisante à ce problème.

Elle était là, toujours immobile devant la fenêtre. La nuit peu à peu avait envahi la pièce. Elle n'avait pas fait la lumière, tout à son chagrin. Brusquement la porte s'ouvrit.

– Que diable faites-vous ainsi dans l'obscurité ? fit la voix impatiente de Cheyne, et la clarté jaillit du plafonnier.

– Je songeais, répondit-elle, en se retournant et en lui souriant avec une tendresse nouvelle.

– Ah ! vous songez ! C'est une occupation monotone, railla-t-il, on se heurte toujours à soi-même et ce n'est pas une chose réjouissante !... Il n'est venu personne ?

– Si, Mrs. Cheyne.

– Ah ! murmura-t-il en l'observant avec attention. Aussi je vous trouvais bizarre. Vous me regardez avec trop de douceur.

Il prit place lentement dans un fauteuil. Il avait l'air subitement très las. Ses doigts battirent une marche sur l'accoudoir, et, sans lever les yeux, il demanda d'un ton morne et bas :

– Georgina vous a raconté, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Je crois que je préfère cela... Je n'aurais jamais osé vous le dire... Qu'en pensez-vous ?

– Il s'agit d'une suite de malheureuses coïncidences.

– Je vous remercie de chercher à m'excuser, riposta-t-il avec irritation, mais cette phrase ne signifie rien. Non, il ne pouvait y avoir de coïncidences de ce genre, les occupants avaient bien été prévenus. Or, moi seul connaissais le lieu où le commando devait débarquer. Le commandant du sous-marin qui transportait les officiers ne devait prendre ses instructions qu'une fois en mer, en ouvrant un pli cacheté... Les gens du commando eux-mêmes ignoraient... Oui, moi seul savais... Mieux, j'avais fait une descente sur la côte pour me rendre compte...

– Incompréhensible ! balbutia la jeune femme.

Sydney hocha la tête avec tristesse.

– Incompréhensible sur beaucoup de points, car Edgard n'était pas désigné pour cette expédition. Il y a dans cette affaire bien des

choses troublantes. Tant de gens ont ignoré les détails, ou les ont oubliés, ou les ont déformés.. Je suis coupable, Sheila, puisque tout me condamne... Voilà pourquoi nul ne me tend la main et pourquoi je n'ose aller faire les visites de rigueur. À quoi bon, pour trouver les portes closes !... Et je lis dans les yeux de mes métayers le mépris... C'est plus que je n'en puis supporter !

Il tira violemment le cordon de la sonnette. Un laquais parut sur le seuil.

– Gin ! jeta lord Cheyne.

Le domestique sortit et revint bientôt, portant sur un plateau une bouteille carrée et un verre. Il déposa le tout sur une table basse devant Sydney. Celui-ci se servit une rasade d'alcool et l'avalait d'un trait. Sheila le regarda d'un air épouvanté, mais comme il s'apprêtait à lamper un deuxième verre, elle osa poser sa main sur le bras de son mari.

– Ne buvez plus, Sydney, implora-t-elle.

Il la repoussa, mais sans violence.

– J'ai besoin d'oublier... fit-il avec une sorte

de découragement. Je veux oublier toutes ces poitrines trouées... Tous ces jeunes hommes que j'ai vu partir joyeux, que j'ai envoyés à la mort... Un d'entre eux surtout, qui riait franc et joyeux en s'embarquant, un tout jeune garçon, presque un enfant, Richard Ascott, le fils de notre voisin, le vieux duc de Maskery... Il est mort ! Son rire a été à jamais effacé de la terre. M'a-t-il maudit en tombant ?... Ont-ils tous pensé avant de mourir que j'étais un misérable lâche ?... Oh ! Sheila, je suis sur une route sans lumière... Et vous devez m'en vouloir de vous avoir entraînée avec moi ?...

– Je sais que vous n'êtes pas coupable ! Le cri avait jailli avec un tel élan et une conviction si sincère qu'il se dressa frémissant.

– Non, je ne suis pas coupable, mais c'est pire que si je l'étais, car je ne puis rien pour m'en délivrer... Cependant, si vous le voulez, Sheila, nous pouvons tout abandonner et partir vers d'autres pays où nul ne connaîtra mon histoire.

Elle secoua la tête.

– Nulle part ailleurs, Sydney ; ici nous devons

mener notre combat et vaincre pour que vous puissiez passer la tête haute et que le nom des comtes de Sitwell ne soit plus entaché d'un déshonneur immérité.

Il soupira et répondit :

– Je ne crois pas en la victoire, mais qu'il en soit fait comme vous le désirez.

VII

Le carrefour, comme une rose des vents, ouvrait dans toutes les directions ses différents chemins bordés de haies. Sheila s'arrêta, perplexe ; nul poteau ne se dressait pour indiquer la bonne voie.

Tandis qu'elle était là, elle vit venir dans un chemin transversal un homme d'une soixantaine d'années, grand et robuste, l'air hautain, s'appuyant sur une canne à bout ferré.

S'enhardissant, la jeune femme s'avança.

– Excusez-moi, monsieur, dit-elle, me voici égarée, pourriez-vous m'indiquer la route de Sonitone ?

L'homme laissa peser sur elle un regard soupçonneux.

– Qui êtes-vous, madame ? interrogea-t-il.

– Je suis lady Cheyne.

La face du vieillard s'empourpra.

– Je m'en doutais... prononça-t-il d'un ton sévère, je suis, moi, lord Ascott, duc de Maskery. Ce carrefour « de chemins privés » se situe au centre de mes terres, sur lesquelles je souhaite ne rencontrer personne de Sitwell. La route de Sonitone, c'est par là, madame.

D'un air de dédain et de dégoût, il désignait un embranchement.

Sheila avait pâli sous la dure apostrophe, mais elle ne baissa pas le front, elle fit seulement un petit salut de la tête en passant fièrement devant le vieux duc.

Cependant, quand elle eut bifurqué et qu'elle se trouva hors de sa vue, son courage l'abandonna brusquement. Elle tremblait de honte et de désespoir, et ses jambes se dérobaient sous elle. La jeune femme dut s'adosser à un arbre énorme qui se dressait au bord du chemin. Machinalement, Sheila contempla le déroulement des champs et des prairies. Tout était si paisible et si calme, par contraste avec la tempête qui l'agitait intérieurement.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! murmura-t-elle.

À cette heure elle se demandait si Sydney n'avait pas raison, jamais ils n'arriveraient à surmonter toute cette haine qui les enveloppait. Ne valait-il pas mieux s'en aller loin, très loin ?...

Toute à son désarroi, elle ne remarqua pas que deux autres personnes s'avançaient dans le chemin. Le murmure confus de leur conversation ne la tira tout d'abord pas de ses réflexions douloureuses. Mais soudain elle sursauta, car l'un des interlocuteurs s'échauffait. Son ton s'élevait, âpre et pressant.

– J'ai grand besoin d'argent, madame, disait-il.

– Comment pourrais-je vous en donner ? Pour le moment, je n'ai rien ! répondit une voix douce, un peu chantante, que Sheila crut reconnaître pour celle de Mrs. Cheyne.

Un coup d'œil lui confirma qu'elle ne s'était pas trompée, c'était bien Georgina. La jeune veuve, toujours élégante, portait une robe dont les plis l'enveloppaient avec art et s'abritait du soleil

avec une ombrelle de soie rose, qui mettait sur son visage une lumière nacrée.

Près d'elle, marchait un homme d'environ cinquante ans, robuste et au teint de terre cuite. Il avait toute l'apparence d'un fermier aisé, mais sa face dénotait un caractère sournois et rusé qui déplaisait.

– Oh ! Oh ! fit-il avec un rire brutal, il faudra vous débrouiller pour trouver de l'argent ; il est nécessaire que je dispose de cinquante livres avant samedi.

– Cinquante livres !... Comment voulez-vous que je trouve une somme pareille ?

– Ce n'est pas mon affaire, et songez que je réclame peu de chose, car...

À cet instant, il aperçut Sheila qui, éprouvant une vive répugnance à écouter, encore que ce fût malgré elle, venait de descendre dans le chemin pour se montrer.

L'homme grommela quelques paroles indistinctes et s'éloigna.

Georgina s'avança souriante.

– Quelle agréable surprise, milady ! s'exclama-t-elle, je n'espérais pas vous rencontrer ici. Nous sommes à deux pas de ma modeste demeure ; me ferez-vous le plaisir de venir chez moi et d'accepter une tasse de thé ?

– Volontiers, madame.

Instinctivement, le regard de Sheila suivait l'homme qui s'en allait à grands pas. Georgina saisit ce regard et un pli de contrariété se forma sur son front lisse. Vite effacé d'ailleurs, tandis qu'elle expliquait :

– J'ai trouvé sur mon chemin ce bon Noé Claypole, un ancien serviteur de mon mari que j'oblige parfois. Ce grand naïf s'est laissé entraîner dans de hasardeuses spéculations par un aigrefin et il a recours à moi. Je ne puis faire ce que je voudrais, car je suis pauvre ; mon mari n'avait aucune fortune. Je n'ai seulement pour vivre que ma pension de veuve de guerre, et une petite rente que me servait lord Hundebert ; mon logement même, je vous l'ai dit, appartient au comte de Sitwell.

– Ah ! fit Sheila.

Mrs. Cheyne égrena un rire où sonnait une indulgente raillerie.

– Mais oui, c’est ainsi, reprit-elle. Sydney ne vous a donc donné aucun détail sur moi ? Est-ce un sujet si brûlant ?... L’histoire est courte, cependant. Je suis d’origine russe ; mon père, le baron Dimitrov, put s’enfuir de Russie après la révolution de 1917 et passa en France, où il vécut de la vente de quelques bijoux qu’il avait pu emporter. Comme tous les émigrés, il s’imaginait pouvoir retourner bientôt dans son pays. Espoir déçu évidemment. Il eut la sagesse de le reconnaître assez vite. Il traversa alors le Channel et vint à Londres où il créa un petit commerce d’antiquités et se maria. J’avais vingt ans quand mes parents furent tués dans un bombardement qui détruisit leur boutique... Je restai donc seule et sans appui. Mais c’était la guerre, et je cherchai à me rendre utile, j’entrai dans une formation paramilitaire. Ce fut là que je fis la connaissance de Sydney, puis d’Edgard. Vous savez le reste... En somme une vie qui a déjà été marquée par beaucoup de malheurs.

Elles marchèrent un moment en silence.

– Voici ma demeure, dit tout à coup Georgina.

Elle montrait à peu de distance, un cottage d'aspect agréable. Devant la maison, un petit jardin étalait ses pelouses bien gazonnées, qu'une haie basse séparait de la route. Le tout si bien entretenu, qu'il était manifeste que les jardiniers du château y étaient pour beaucoup.

Mrs. Cheyne poussa la barrière à claire-voie donnant accès dans cet enclos, et elles entrèrent.

– Veuillez m'excuser un instant, milady, prononça Georgina en introduisant Sheila au salon, je n'ai à mon service qu'une vieille femme de charge à qui j'ai donné congé aujourd'hui pour se rendre chez son fils. Je vais aller préparer le thé.

Sheila, une fois seule, regarda tout autour d'elle avec curiosité. L'ameublement était de pur style Louis XV, élégant et gracieux. Quelques bibelots de prix étaient disposés avec art ici et là. Aux murs étaient accrochés des estampes remarquables et une grande peinture moderne

pleine de soleil, qui représentait un paysage d'Italie.

C'était simple et de bon goût. Sheila pensa un moment que la vie serait plus agréable là qu'au milieu des froides magnificences de Sitwell-Castle... Si seulement il n'y avait eu cette lamentable histoire ! Et amèrement lui revenait cette humiliation subie quelques minutes plus tôt. Elle comprenait le désespoir de Sydney... Non, ils ne pourraient tenir contre la réprobation universelle.

Elle se composa un visage serein, en entendant le pas de Georgina dans le couloir. La jeune veuve entra, poussant la table roulante.

– Comment trouvez-vous mon installation ? demanda-t-elle en servant le thé avec les gestes minutieux et précis de ce rite anglais.

– Admirable et si joliment arrangée.

– Ah ! j'ai étudié la décoration autrefois... Ceci est à peu près tout ce que j'ai pu sauver de la boutique de mon père. Il avait le goût très classique, dans le genre français comme vous

pouvez vous en apercevoir. J'ai parfois envie de changer un peu, ne serait-ce que pour transformer le caractère de cette pièce, mais les fantaisies coûteuses me sont interdites.

Georgina bavarda ainsi un moment à bâtons rompus. Elle possédait, c'était incontestable, une intelligence subtile, un tour d'esprit séduisant. Elle donnait l'impression d'être une très grande dame, et cela rendait plus frappant le contraste de sa simplicité de vie. Au cours de leurs précédentes rencontres, Sheila avait éprouvé un vague et indéfinissable malaise ; celle fois, au contraire, elle ressentait une sorte de sécurité ; comme si elle était enveloppée dans l'ambiance d'une sincère amitié.

Lorsque lady Cheyne partit, Georgina l'accompagna jusqu'en vue du château.

– Il faudra revenir me voir, dit-elle en prenant congé.

– Volontiers, madame.

Sheila suivit un moment des yeux la silhouette harmonieuse.

– Vous revenez de chez Georgina ?

Lady Cheyne eut un sursaut et se retourna. Sydney se tenait près d'elle, sans qu'elle l'eût entendu venir. Dans sa voix vibrat une irritation contenue.

– En effet, acquiesça-t-elle. De sa cravache, il fouetta machinalement une herbe haute sur le bord du chemin.

– Croyez-vous que ce soit une fréquentation pour vous ?

Il parut tout à coup à Sheila que la rancune dictait ces mots à son mari. N'était-ce pas l'amour-propre d'un homme à qui a été préféré un autre homme.

– Qui pourrais-je fréquenter ? laissa-t-elle échapper.

Il eut une contraction, puis un sourire triste et amer vint à ses lèvres.

– C'est juste, murmura-t-il.

Elle eut honte de l'avoir blessé... D'avoir prononcé cette phrase qui sonnait comme un reproche et qui s'ajoutait à ce poids d'animosité

et de souffrances qu'il supportait déjà... Elle eut envie de s'excuser... Mais, Dieu ! ce n'était pas facile et un démon lui souffla :

– Mrs Cheyne paraît une personne de bon aloi. Je sais qu'elle mérite la considération de tous ; qu'elle est très charitable et bonne.

Sydney la considéra un moment.

– Peut-être, après tout, fit-il avec lassitude. Excusez-moi, Sheila, j'ai quelques ordres à donner et voici Herbert, mon intendant.

Elle le regarda s'éloigner d'un pas lourd, ployant les épaules comme profondément accablé.

Une onde de pitié et d'amour la traversa. Elle se sentait le cœur étreint d'une angoisse terrible... Oui, elle savait que sous la grâce de Georgina se cachait beaucoup de perfidie... Alors pourquoi avait-elle été si dure envers lui ?... Le cœur humain a d'étranges réactions.

VIII

La crypte était profonde et vaste. La voûte basse s'appuyait sur des piliers ronds, en granit rouge, massifs. Le silence complet régnait en cet endroit, au sein d'un air confiné et lourd. Une vague clarté, entrant par des soupiraux, éclairait pauvrement les deux rangées de sarcophages sur lesquels se voyaient des formes allongées, ou même debout. Seigneurs de pierre s'appuyant sur une large épée, nobles dames drapées dans les plis durs de leurs robes de marbre. Et toutes ces images, ces chevaliers avaient l'air de veiller sur des siècles d'histoire, de guerre et d'amours, couchés à jamais sous les grandes dalles. Depuis des centaines d'ans, ils se dressaient dans cette pénombre, comme le symbole d'une race puissante. Plus que dans les luxueuses salles du château, Sheila percevait ici la force et la spiritualité qui se dégageait d'une longue lignée.

Athelsthane, Réginald, Nova, Ulricha, Edric... Elle déchiffrait au hasard les noms gravés dans la pierre.

Qu'était-elle venue faire là ?... Chercher un réconfort auprès de ceux qui avaient atteint à la suprême sérénité ?... Mais ils ne pouvaient lui être d'aucun secours... Plutôt un reproche... Un moment elle s'arrêta devant la tombe de lord Hundebert et celle de lady Blinda...

– Vous connaissez la vérité, maintenant, murmura-t-elle.

Elle remonta lentement et se trouva dans la chapelle qui s'élevait sur la nécropole des Sitwell. C'était un antique monument de style gothique, d'une grande sobriété de lignes. La voûte montait d'un seul jet comme deux mains jointes pour la prière. De longs et étroits vitraux laissaient passer une lumière douce, qui tombait en rayons colorés sur le sol dallé de marbre.

Sheila se dirigea vers la sortie. Au moment où elle allait franchir le portail, elle se jeta brusquement en arrière et son cœur se mit à battre à coups sourds. Là, dans le chemin, Sydney et

Georgina s'avançaient côte à côte, absorbés.

J'avais fait ce voyage aux Indes exprès pour vous exprimer ma sympathie et mon amitié, disait la jeune femme... Vous ne répondiez pas à mes lettres.

– Je ne les ai jamais ouvertes.

– Votre rancune est tenace, Sydney... Vous m'en voulez donc toujours ? soupira-t-elle. J'ai eu tort, j'en conviens, et je m'en suis amèrement repentie dès le premier jour. Avez-vous fait la part de mon inexpérience et de ma jeunesse à cette époque ?

– Dieu m'est témoin que je ne vous reproche rien, Georgina. Chacun est maître de sa destinée, dans une certaine mesure.

– Si vous étiez revenu, ce jour-là, tout aurait été différent, mais vous aviez trop d'orgueil... Vous avez toujours trop d'orgueil. Ne pouvons-nous oublier ?...

– Pourquoi pas, en effet ? C'est de si peu d'importance.

– Voilà un mot méchant, Sydney, si je ne

faisais la part de l'amertume ; je suis votre amie, cependant. Je vous ai toujours défendu, même devant oncle Hunderbert qui avait interdit que l'on prononçât votre nom devant lui... Je voudrais vous reconquérir l'estime et l'amitié de tous ici...

– Je vous remercie, Georgina ; mais ce sera une tâche impossible.

Quand ils se furent éloignés, Sheila se glissa hors de la chapelle et se mit à marcher au hasard. Une sourde colère la secouait, la rancœur et le désespoir lui emplissaient l'âme d'un fiel amer. Ainsi Georgina jouait le jeu des intrigantes... Et Sydney s'y laissait prendre. Sheila ne se sentait pas de taille à lutter. Elle n'était qu'une pauvre fille épousée dans un moment de dégoût et de colère. Jamais comme en ce moment, elle ne s'était rendu compte à quel point elle aimait Sydney ; mais ce pauvre amour ne pouvait lutter contre l'insinuante et ensorcelante Georgina.

Tout en méditant elle était sortie du parc et cheminait à travers les prairies.

Brusquement elle fut tirée de ses pensées par des cris d'effroi.

– Attention à l'enfant... Mon Dieu, le taureau rouge !

Levant les yeux, la jeune femme frémit d'horreur. Elle se trouvait près de la barrière blanche d'un pré. Là, un grand taureau à la robe rouge, richement moirée, aux cornes puissantes, un véritable et magnifique spécimen de hereford, paissait tranquillement. Trompé par cette attitude calme, un petit garçon de quatre ou cinq ans s'était introduit dans le parc et marchait vers la bête. Le taureau, l'apercevant, poussa un meuglement de fureur et s'élança ; le sol tremblait sous ses sabots. L'enfant fuyait éperdument. À l'autre bout de la prairie, des gens accouraient ; un homme brandissait une fourche, mais il était évident qu'il arriverait trop tard et que l'enfant serait broyé par le monstre déchaîné.

Sheila eut bientôt pris sa décision. Arrachant une branche de noisetier, elle sauta la barrière et se précipita vers le garçonnet, le prit sous son bras, esquiva la première attaque du hereford. L'animal revenant à la charge, elle lui cingla les naseaux avec la branche flexible qu'elle tenait à

la main. La bête brutale renâcla, marqua un temps d'arrêt, mais, avec un nouveau et plus effrayant mugissement, elle reprit son élan.

Pendant ce temps, la jeune femme avait fait passer l'enfant sous la barre de clôture. Tandis qu'elle se préparait à franchir la barrière à son tour, le taureau l'atteignit, et elle se sentit projetée en avant.

Quand elle ouvrit les yeux, sa tête bourdonnait et une vive douleur irradiait à son côté gauche. Elle était allongée sur le talus, tandis que des visages crispés et anxieux étaient penchés sur elle. Elle les voyait dans une sorte de brouillard. L'un de ces visages ne lui parut pas inconnu. Désespérément, elle essaya de se souvenir... Ah ! oui ! le duc de Maskery.

– Je regrette, Votre Grâce, murmura-t-elle avec ironie et douceur, suis-je sur vos terres ?... Il le fallait... Il le fallait à cause du petit garçon... Où est-il ?

– Il est sauvé, grâce à vous, milady, prononça le vieillard d'une voix rauque d'émotion.

– Ah !

– On va vous emporter au château, chez moi...

– Non, à Sitwell, je le veux... À Sitwell seulement...

Elle fit un mouvement pour se redresser ; la douleur au côté devint intolérable, et elle s'évanouit de nouveau.

Sheila s'éveilla. Elle se retrouvait dans son lit, terriblement lasse et abattue, toute sa personne douloureuse, ne sachant plus si ce qu'elle avait vécu était bien réel ou bien s'il s'agissait d'un rêve.

Lord Cheyne, au fond de la chambre, conversait à voix basse avec quelqu'un, un médecin qui repliait méthodiquement ses instruments.

– Sydney ! murmura-t-elle. Il s'approcha rapidement suivi du docteur.

– Me voici, Sheila, fit-il, tout ira bien maintenant.

– Qu'ai-je donc ? reprit-elle, car son esprit était encore plein de vague.

– Deux côtes endommagées, expliqua le médecin, et c'est miracle que vous vous en tiriez à si bon compte, après ce qui s'est passé. Vous avez été magnifique, milady, tout le monde loue votre courage. Je vous félicite bien vivement. Au revoir, milady, à bientôt et encore une fois toutes mes félicitations... Non, non, mylord, ne me raccompagnez pas, je connais le chemin.

Il sortit de la pièce en coup de vent.

– C'est le docteur Poole, expliqua Sydney, excellent praticien et excellent homme, mais toujours pressé ; il est le seul médecin de Sonitone et il n'a jamais voulu d'assistant, il est débordé de besogne.

– Comment suis-je arrivée ici ! questionna Sheila.

– On vous y a portée. Vous étiez mal en point et sous le coup d'une violente commotion. Il paraît que vous-même avez ordonné de vous ramener à Sitwell-Castle.

– C'est vrai.

– Comme vous l'a dit le docteur, tout le

monde vante votre héroïsme, termina Cheyne avec une gaieté qui sonnait faux.

– L’héroïsme est d’une autre sorte.

– Votre acte y ressemble fort, en tout cas, mon amie... Oui, c’est de l’héroïsme... Savez-vous qui était l’enfant que vous avez sauvé d’une aussi horrible mort ?

– Le fils de quelque métayer, sans doute ?

– Non, il s’agit du petit-fils du duc.

– De lord Maskery ! s’exclama-t-elle.

– Oui, son petit-fils, son seul héritier.

– Comme sont impénétrables les voies du destin, murmura-t-elle.

– Maskery a baissé pavillon, reprit Cheyne d’un ton âpre. Il souffrait de faire ce premier pas, et je souffrais plus que lui... Comme c’est dur, Sheila, de lire le mépris dans les yeux d’un homme dont on a tué le fils et de le voir contraint de s’incliner vers vous, alors que tout en lui crie le dégoût.

Il se prit la tête dans les mains.

– Ah ! Richard, prononça-t-il, Richard Ascott Maskery ! Sheila, je deviens fou...

– C'est injuste, Sydney, je sais que c'est injuste, reprit-elle avec un ardeur fiévreuse. Vous n'êtes pas coupable, il faut le crier sur les toits.

– Cela a-t-il donc tant d'importance ? répliqua-t-il tout bas.

– Oh ! Sydney, il faut chercher la raison de cette erreur... Retrouver le vrai coupable.

Il s'était arrêté devant la fenêtre, et elle ne voyait que son dos large et sa carrure puissante et racée qui se découpait sur la lumière d'un jour clair. Elle percevait son désarroi et elle avait envie de lui crier son amour, mais une invincible timidité lui fermait les lèvres.

– Je connais le coupable, dit-il tout à coup, lentement.

Elle eut un brusque sursaut, qui lui arracha un gémissement de douleur.

Il revint rapidement vers le lit.

– Vous souffrez ?

– Non, ce n'est rien... Ainsi vous avez fini par découvrir l'auteur de cette infamie... Oh ! Sydney, comme je suis heureuse... Fini votre martyre.

– Non, Sheila, non... Je le connais, comme je viens de vous le dire... Je l'ai toujours connu, mais je ne puis livrer son nom, je ne le livrerai jamais, Sheila. Voilà ce que je devais vous dire... Et j'aurais dû le dire avant. Il n'y a pas d'issue à pareille situation.

Elle le considéra en silence.

– C'est bien, répondit-elle après un moment.

– Sheila, je n'ai pas le droit de vous imposer un fardeau qui n'incombe qu'à moi.

– Je suis sûre que seules de puissantes raisons ont pu vous dicter cette décision. Un jour quelque espoir se lèvera sans doute.

– Il n'y a pas d'espoir, dit-il vivement... Il n'y a jamais d'espoir nulle part...

– Il y a Dieu, Sydney, qui est tout espoir.

Lord Cheyne eut un geste incrédule qui balayait cette parole.

Ses doigts jouaient machinalement avec son fume-cigarette en or.

– Cela ne vous frappe pas, Sydney, reprit-elle, que ce simple mouvement de saisir avec les doigts un objet quelconque, on n'ait pu le reconstituer avec cette perfection, malgré l'ingéniosité de certaines mécaniques. Toutes ces articulations qui jouent, est-ce hasard ? Et d'ailleurs, nos machines sont, elles aussi, le fruit de la pensée humaine qui n'est, elle-même, qu'une infime parcelle de la pensée universelle : Dieu.

Sydney resta un moment pensif.

– Voilà un raisonnement philosophique digne d'un professeur, fit-il avec une raillerie amicale. Mais je crois qu'il vaut mieux laisser cela, après le choc que vous avez subi, vous avez fort besoin de repos.

IX

Sheila abandonna le livre, qui n'arrivait pas à captiver son attention, et regarda le ciel d'un bleu adouci où traînaient quelques nuages. Le mont Galloway portait à son sommet une diaphane écharpe de brume. Elle laissa ensuite ses yeux errer sur les parterres des jardins, où les fleurs inscrivait de délicates arabesques.

C'était son premier jour de sortie. On l'avait installée dans un fauteuil transatlantique sur la terrasse. Elle respirait avec délices l'air léger de cet après-midi d'été et elle sentait la vie affluer en elle avec une indéfinissable joie qui venait du plus profond de son être et aussi du spectacle de cette saison, des fleurs et des chants d'oiseaux... Comme si son cœur allait éclater.

Un pas sonna sur les marches de l'escalier qui reliait la terrasse aux jardins. Avec étonnement, Sheila vit s'avancer Dodd, le chef jardinier, un

bouquet de fleurs rares, artistement arrangé, à la main.

L'homme ôta son large chapeau de paille, montrant son visage hâlé, ses yeux gris qui souriaient gravement.

– Permettez-moi, milady, de vous offrir respectueusement ces quelques fleurs, avec les vœux que nous formons tous, ici, pour votre complète guérison.

Une onde de pourpre monta au visage de la jeune femme et des larmes emplirent ses yeux. Elle prit le bouquet d'une main tremblante.

– Je vous remercie, Dodd... fit-elle d'une voix étouffée. Je vous remercie tous.

Le jardinier s'éloigna après un profond salut, et elle resta à considérer les fleurs, à humer leur parfum, le cœur étreint d'une émotion délicieuse. Le premier témoignage de sympathie qu'elle recevait depuis son arrivée à Sitwell-Castle. Elle s'était bien rendu compte depuis l'accident, que le comportement des serviteurs avait changé à son égard. Elle notait des attentions, plus

d'empressement et même des sourires, mais ces fleurs étaient une preuve tangible qu'il y avait quelque chose de changé.

Elle sonna la camériste, qui accourut aussitôt.

– Voyez, Lucy, les belles fleurs que Dodd vient de m'offrir. Voudriez-vous les mettre dans l'eau ?

La femme de chambre s'empressa de disposer les fleurs dans un vase de cristal, sur un guéridon, près de la chaise longue.

Elle terminait cet arrangement lorsque Jacobs, le majordome, s'approcha et dit :

– Sa Grâce le duc de Maskery demande s'il lui sera permis de présenter ses hommages à milady ?

– Ah ! mon Dieu ! murmura Sheila en pâlisant. Comment faire ? Puis-je recevoir le duc ici, Jacobs ?

– Certainement, milady, répondit le majordome, flatté d'être pour conseiller, milady est convalescente et Sa Grâce est un homme très simple.

– Eh bien ! conduisez-le sur la terrasse.

Quelques instants plus tard, le vieux gentilhomme faisait son apparition, précédé du majestueux majordome.

– Je vous prie de m’excuser, mylord, dit Sheila en se redressant à demi pour l’accueillir.

– C’est très bien ainsi, répondit-il, en s’inclinant pour baiser la main qu’elle lui tendait. Comment allez-vous, milady ?

– Oh ! je vais mieux. Dans quelques jours, il n’y paraîtra plus.

– Vous fûtes admirable, madame ; sans vous mon petit-fils périssait sous les sabots de ce taureau furieux.

– Tout autre en eût fait autant, mylord, le hasard a seulement voulu que je me trouve là.

– Ce fut la Providence qui vous plaça à portée de secourir l’enfant, ceci est une leçon pour moi. Quel droit avais-je de vous parler aussi durement l’autre jour ?... Voulez-vous me pardonner, Milady ?

– Ne parlons plus de cela, mylord, murmura-t-

elle.

– Puisque vous avez l’indulgence d’oublier ma grossièreté... Mais me sera-t-il donné de saluer lord Cheyne ?

– Mon mari est absent. Il s’est rendu chez un de ses métayers.

Elle vit le visage du vieillard se détendre, et elle comprit combien il restait d’amertume en lui, malgré son effort pour la dominer.

– Il faudra nous rendre visite à Maskery, milady, reprit-il, ma femme brûle du désir de vous connaître. J’espère que lord Cheyne vous accompagnera...

La jeune femme secoua la tête.

– Je regrette de vous décevoir, mylord, nous n’irons pas à Maskery.

Le duc eut un haut-le-corps. Sans doute parce qu’il avait fait le premier pas jugeait-il ce refus humiliant.

– Nous ne pouvons aller à Maskery, ni nulle part ailleurs, tant que subsistera ce doute à propos de l’épouvantable drame, prononça-t-elle

lentement.

– Cependant...

– Je sais que mon mari n'est pas coupable, poursuivit-elle vivement et avec force, oui, je le sais... Peut-être ne pourrons-nous jamais prouver son innocence. Qu'importe, j'ai foi en lui... Je reste avec lui.

Le vieillard la contempla un moment avec attendrissement d'un air paternel.

– C'est un dur chemin que vous choisissiez, milady, mais cette intransigeance vous fait honneur, et croyez que vous aurez toujours mon amitié.

– Je vous remercie de votre bonté, mylord.

– C'était mon fils, murmura le duc, ce fut très dur pour nous. Mais avec le temps vient la résignation...

– Je comprends, mylord...

– À bientôt donc, petite madame courageuse, acheva-t-il, car si vous n'allez pas à Maskery, Maskery viendra à vous, et j'espère qu'alors vous serez entièrement rétablie.

Il s'inclina, baisa la main de lady Cheyne et partit.

Sheila resta un moment à réfléchir. Elle n'arrivait plus à discerner très clairement l'attitude qui convenait. Avait-elle agi sagement en refusant d'aller à Maskery ? C'était au moins une porte ouverte sur le monde, la fin de cette pesante solitude.

– Vous voilà toute pensive, fit tout à coup près d'elle la voix brève de Sydney. Serait-ce à cause de la visite du duc ?

– Ah ! murmura-t-elle, vous savez ?

– J'ai aperçu sa voiture filant sur la route. Il a dû être soulagé d'apprendre que je n'étais pas là !

Les yeux de lord Cheyne avaient une dureté insoutenable.

– Vous êtes injuste, Sydney ! s'exclama la jeune femme, le duc nous a invités à aller à Maskery.

– Ah ! c'est là votre victoire ! laissa-t-il échapper avec une sorte d'ironie.

– J'ai dit que nous n'irions pas, Sydney.

Il respira avec force.

– Rien n’empêche que vous y alliez vous-même, reprit-il au bout d’un moment.

– Si je dois un jour franchir le seuil Maskery-Castle, ce sera à votre bras, la tête haute.

Cheyne s’assit sur le siège près d’elle et lui prenant la main, la tint dans les siennes.

– Pourquoi vous imposer ce sacrifice, Sheila ? dit-il doucement. Le monde ne trouverait rien à redire, l’ostracisme n’est pas pour vous. Je ne veux pas vous condamner à la solitude... je n’en ai pas le droit.

– Ce droit je le réclame avec force ! s’exclama-t-elle. Je suis votre femme dans la bonne et dans la mauvaise fortune... Votre femme toujours.

Elle avait envie d’ajouter : « Et je vous aime ! » mais une sorte de pudeur la retint.

– Caïus et Caïa ! murmura-t-il avec un accent de raillerie émue.

Il s’était placé de nouveau debout derrière elle. Doucement sa main se posa sur les cheveux

bouclés. Un moment flamba dans son regard une flamme nouvelle. Il fut près de dire quelque chose. Cependant, soit fausse honte ou tout autre sentiment, il ne parla pas et le silence se referma sur des pensées inexprimées.

X

– Vous voilà bien préoccupée, petite fille, qu’y a-t-il ? demanda lord Cheyne.

– Je suis attristée par cette lettre que m’adresse mon oncle Silas, répondit Sheila, en lui tendant une missive qu’elle venait de lire. Voyez donc...

– Non, fit le jeune lord avec un sourire. Donnez-m’en vous-même un résumé.

– Il paraît que la Ranchipur Coton Company fait des compressions de personnel et supprime l’emploi qu’occupait mon oncle. À son âge, il lui sera difficile de trouver une équivalence. De plus, mon oncle Silas, et ma tante ont un autre souci. Priscilla est tombée amoureuse d’un certain Jackson, qui a tout l’air d’un personnage inquiétant.

– En effet, je connais ce Jackson. C’est croit-on, un trafiquant d’armes. Il a commencé par

traiter quelques affaires avec les tribus afghanes de la frontière... Mais depuis il a agrandi son rayon d'action.

– Pauvre Priscilla !

– Hum ! Je plains votre oncle Silas, qui m'a paru un homme très bon, quoique faible de caractère, mais ne me demandez pas de m'attendrir sur les malheurs de miss Priscilla et de Mrs. Angels. Elles n'ont que ce qu'elles méritent. Apprendre la vie fera beaucoup de bien à votre chère cousine.

– Oh ! Sydney... Elle est malheureuse...

– Et puis après ! allez-vous la plaindre ? Ce sont là les suites déplorables d'une mauvaise éducation. Ces dames n'ont pas été tendres avec vous... Je me souviens de la pauvre petite figure que vous aviez sous ce casque colonial le jour où l'on vous avait envoyée chez Smith.

– Je n'ai pas à le regretter, répéta-t-elle... ce jour-là un homme charmant qui me conduisit où je voulais aller...

– Et c'est de ce moment que datent vos

malheurs ! acheva Cheyne.

Elle le considéra.

– En tout cas, continua-t-elle, je plains bien sincèrement Priscilla.

Le lord resta un moment silencieux.

– Bien sûr, vous ne pouviez faire différemment, dit-il enfin. Vous avez le cœur d'un terre-neuve ! Écoutez donc, j'ai quelques intérêts dans les cotonnades à Manchester. Votre oncle y trouvera un emploi équivalent à celui qu'il perd. Les Angels revenant ici, Jackson restant aux Indes, où il peut pratiquer son fructueux et malhonnête commerce, tout pourrait s'arranger au sujet de Priscilla.

– Oh ! Sydney, que vous êtes bon ! s'exclama la jeune femme touchée.

– Non, non, je ne suis pas bon ! Je cherche seulement à vous être agréable.

– Je vous remercie, rien ne pouvait me causer plus grand plaisir.

Elle le regardait avec des yeux pleins de tendresse et il en fut fort ému.

– Voilà donc une affaire réglée, prononça-t-il comme pour repousser tout attendrissement. Et maintenant, j'ai une proposition à vous faire. Vous plairait-il qu'après déjeuner je vous fasse faire le tour du domaine ?... Nous prendrons le tilbury et le poney... Cela ne vous fatiguera pas ?

– Nullement. Je suis tout à fait remise. Ses yeux brillaient de joie.

– Entendu donc, je vais donner des ordres en conséquence, termina Cheyne.

Et il sortit, car il était très troublé et se défiait de lui-même.

Le poney allait d'un trot allongé, par les chemins étroits, au milieu des grasses prairies. Partout les fleurs champêtres s'épanouissaient en bordure des haies. Il y avait du soleil. Des gens, qui travaillaient dans les champs, les saluèrent au passage.

Sydney jeta un regard vers sa jeune femme. Le fin visage bronzé, sous l'auvent du grand chapeau en paille d'Italie, dégageait un charme émouvant

et plein de sensibilité. Un charme auquel Sydney devenait de plus en plus sensible.

Gênée par la persistance de ce regard, elle lui sourit timidement et demanda avec inquiétude :

– Qu'ai-je donc ? Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ? Est-ce ma coiffure ?

– Au contraire, vous êtes délicieuse.

– Oh ! murmura-t-elle.

Sa bouche s'arrondit de stupéfaction, et ses yeux exprimèrent une confusion joyeuse, tandis qu'un flot de pourpre envahissait ses joues.

– Quelle sensitive vous êtes, Sheila, le moindre madrigal vous trouble-t-il à ce point ?

– C'est tellement... balbutia-t-elle.

– ... Tellement inattendu, n'est-ce pas ? coupa-t-il avec une ironie âpre. Je ne vous ai point, en effet, accoutumée à ces compliments stupides... Me croyez-vous sincère, au moins ?

– Certes ! souffla-t-elle.

Mais sa joie s'éteignit. Cet esprit agressif la navrait, encore qu'elle en connût la raison.

L'attelage déboucha sur un de ces petits mamelons qui bossellent cette partie des Southern Uplands. De là, le regard plongeait dans une vallée peu profonde et verdoyante, au fond de laquelle coulait un mince ruisseau bordé de hauts peupliers dont les cimes se balançaient d'un mouvement gracieux dans le ciel.

Un vieux moulin se dressait là, enjambant le ruisseau qu'il avait l'air d'avaler avec sa bouche grimaçante garnie de dents de fer et le bruit de lappement que faisait sa grande roue. La construction avait un air d'ancienneté que trahissait les pierres noircies, les fenêtres en ogive et l'état de délabrement de la maison.

– Oh ! Quel endroit agréable et quel curieux moulin ! s'exclama la jeune femme. Est-il habité ?

Lord Cheyne tira sur les rênes et arrêta le cheval. Un moment il considéra le paysage avec une sorte d'ennui et de répugnance.

– Oui, c'est beau comme un visage de femme qui peut cacher les plus horribles pensées, fit-il bizarrement. Le coin le plus idyllique peut

renfermer les pires laideurs.

Un ronflement de moteur leur parvint, et, dans le chemin, ils virent arriver un scooter. Georgina le pilotait. Elle stoppa son engin près du tilbury et le cala sur sa béquille.

Elle portait une robe à fleurs très seyante et de fines chaussures. Sheila admira l'art et l'élégance avec lesquels la jeune veuve combinait ses ensembles ; rien n'était laissé au hasard, et on ne pouvait la prendre en défaut de goût.

– Hello ! jeta Mrs. Cheyne en s'approchant, je suis heureuse de vous voir complètement rétablie, milady.

– Je vous remercie... Vous voyez, nous courons la campagne... Vous avez là un coursier d'amazone moderne ?

– C'est une machine pratique, moins coûteuse et plus économique qu'un cheval de race, répondit Georgina avec bonne humeur. Vous alliez chez Adam, Sydney ?

– Mais non, nous effectuons seulement le tour du propriétaire.

– Une excellente idée par un aussi belle journée... À propos, connaissez-vous Adam, milady ?

Sheila secoua négativement la tête.

– Il s'agit d'un cousin de votre mari et du mien. Un véritable savant à qui l'on doit quelques découvertes intéressantes en chimie. Un homme d'un certain âge qui vit là, dans ce moulin, seul... Sans même un domestique... Son cerveau est, comment dirais-je ?... un peu dérangé...

– Il est fou ? laissa échapper Sheila.

– Nous n'irons pas jusqu'à dire cela, répliqua Georgina. Fou... non, ce n'est pas le mot. Un exalté plutôt, par crises cycliques... Un exalté génial.

– Sans doute est-ce la conséquence d'un travail intensif ? prononça lady Cheyne.

– Oh ! répliqua Sydney, il a brûlé la chandelle par les deux bouts. C'est certes un être exceptionnel... D'une intelligence extraordinaire et aussi d'une rare dépravation. Capable de rester des jours et des nuits sans dormir à la recherche

de quelque solution scientifique... Comme de courir les plus bas plaisirs. Avec cela, il a d'étranges générosités... Il professe une vive admiration pour Georgina.

Cette dernière eut un geste de la main pour protester.

– J'ai une certaine amitié pour lui... Je le plains, dit-elle. Tenez, il a dû nous apercevoir, ajouta-t-elle.

Effectivement la porte du moulin s'ouvrait, et, à larges enjambées, un homme gravissait la pente, se dirigeant vers eux.

Quand il fut tout près, Sheila l'examina avec curiosité. Adam Cheyne devait avoir environ quarante-cinq ans. Il était petit, d'aspect chétif, avec des cheveux roux taillés en brosse. Ce qui frappait le plus dans la physionomie, c'était le regard d'une extrême fluidité et par moment d'une fixité effrayante, comme si l'esprit se retenait par un terrible effort au bord d'un gouffre. Ce regard causait un sourd malaise.

– Enchanté de vous voir ! cria-t-il, en agitant

les bras avec exubérance... Je suis littéralement enchanté... Lord Cheyne, je m'excuse de ne pas être allé vous présenter mes devoirs, comme j'aurais dû le faire en tant que parent... Et aussi votre obligé. J'avais du travail, beaucoup de travail... Mes salutations, Georgina. Ô la plus belle... Ah ! et voici lady Cheyne, sans doute... Mes hommages, milady... Diable, elle est bien jolie, mon cousin... Mais venez donc... Entrez chez moi... Visitez l'autre de l'alchimiste... Nouveau Faust, j'ai vendu mon âme...

Ce flux de paroles décousues, causait un véritable malaise, surtout prononcées sur le ton criard et railleur qu'il employait. Ils le suivirent.

– Je vous prie, milord et milady, d'excuser le désordre de mon intérieur. Je suis un vieux garçon fort peu occupé des contingences matérielles.

Cet avis n'était pas inutile, car, dès l'entrée du moulin, s'entassait, en effet, un invraisemblable bric-à-brac de meubles et d'instruments de toutes sortes, auxquels on se cognait à chaque pas.

– Mon laboratoire ! s'écria triomphalement

Adam, en ouvrant une porte basse, bardée de plaques de fer.

Une acre odeur d'acide les saisit à la gorge. La pièce voûtée, haute, était garnie de larges tables en pierres de lave surchargées de ballons, de cornues, d'éprouvettes et de flacons contenant des liquides diversement colorés.

Plus loin, des machines d'aspect bizarre avec des leviers d'acier poli, des volants, des manivelles étincelantes et des cadrans gradués étaient rangées contre le mur, et, au fond, accroupie sur un socle, une grosse dynamo ronflait sourdement comme un animal en colère, en crachant parfois des étincelles.

– Voyez, c'est le ruisseau lui-même qui fournit la force nécessaire à mon installation, dit Adam en soulevant une lourde trappe.

Ils se penchèrent. En bas, l'eau bouillonnait dans une vaste cuve de ciment, et les pales d'une turbine tournaient rapidement avec un chuintement.

– Cela donne le vertige ! murmura Sheila.

– Le vertige ! Ce devrait être l'état normal de l'homme, s'il prenait la peine de réfléchir, fit Adam Cheyne d'un ton étrange. Nous sommes posés sur une boule qui fonce à travers le vide comme un bolide... Ceux qui ont le vertige sont peut-être ceux qui perçoivent le mieux cette chute de notre planète dans le vide immense... l'Infini !... Cette eau qui court, c'est comme l'esprit, continua-t-il. Je reste parfois des heures à la regarder passer. Elle vient de la montagne, fait mouvoir cette turbine et s'en va à la mer, cela, nous le savons. Mais quelqu'un sait-il d'où nous venons, pourquoi nous faisons mouvoir ces pensées et où nous allons ?...

– Dieu, imagine, répondit Sheila.

– Oui, Dieu, peut-être... Oui, Dieu doit savoir, parce que malgré certaines choses que nous ne comprenons pas à cause de la faiblesse de notre esprit, tout cet Univers repose sur un plan... Ces forces ne sont pas des forces obscures...

– Brrr ! vous n'êtes pas gai, aujourd'hui ! s'exclama Georgina.

– Ah ! la sombre gaieté !... murmura Adam.

Cependant vous avez raison, acheva-t-il en refermant la trappe, ce ne sont pas là propos que l'on tient à de jolies femmes.

– Quel est le but actuel de vos recherches ?
questionna Sydney, pour détourner la conversation.

– Un point de chimie qui me préoccupe depuis longtemps... répondit le savant. Je ne sais si j'arriverai à le résoudre, quoique en fait les choses les plus compliquées reposent sur des éléments extrêmement simples à condition qu'on arrive à les décomposer... Pour l'amour du ciel, Georgina ! s'écria-t-il tout à coup, ne touchez pas à ces flacons. Certains contiennent de quoi asphyxier toute une ville !

La jeune femme se recula vivement, Adam eut un ricanement et poursuivit :

– Savez-vous que les seules vapeurs de certains produits toxiques peuvent faner votre beauté en quelques heures, voire en quelques minutes ?

– Pourquoi fabriquez-vous des produits

pareils ?... Trouvez plutôt des eaux de Jouvence, voilà qui serait utile...

– Il faut que tout passe, mon amie, même la beauté... Allons, venez que je vous montre plutôt mon jardin... Vous le savez, j'ai aussi la passion des roses.

Le jardin s'étendait en un petit enclos derrière le moulin. C'était une petite roseraie avec d'harmonieux massifs où des fleurs magnifiques mariaient leurs coloris en une savante composition. Adam cueillit deux roses pourpres aux pétales veloutées et les offrit aux deux jeunes femmes.

– Quel homme étrange, prononça Sheila, quand, avec son mari, ils furent sur le chemin du retour, après avoir pris congé de Georgina ; et cependant sous certains aspects, son caractère est attachant.

– Vous l'avez vu dans un de ses bons jours, mais à d'autres moments, vous seriez effrayée de son comportement.

– N'y a-t-il rien à faire dans son cas ?

– Rien. Tous les psychiatres sont d'accord, il sombrera définitivement dans la folie.

– Sincèrement, c'est dommage.

Lord Cheyne acquiesça de la tête.

– Savez-vous, jeta-t-il soudain, que si je venais à disparaître, Adam deviendrait comte de Sitwell ?

– Que voulez-vous dire ? murmura la jeune femme.

– Simplement que la terre est pleine d'embûches.

XI

Sheila retourna entre ses doigts le carton et le lut encore une fois.

« Si milady désire savoir ce qui s'est passé, exactement, autrefois, quelqu'un qui lui veut du bien l'attendra vers quatre heures de l'après-midi aux carrières de Sylvesthorne. »

L'écriture lui était complètement inconnue et elle se dit :

« Je n'irai pas... Si l'auteur de cette lettre avait des intentions pures, pourquoi ne vient-il pas à Sitwell. Pourquoi ne signe-t-il pas sa lettre ?

« Et cependant, s'il s'agissait d'un fait ignoré ? songea-t-elle après un moment de réflexion. S'il était possible d'innocenter Sydney ?... Si enfin on pouvait voir le bout de cette route sans lumière ? Il lui semblait que la vérité, si cruelle fût-elle, ne serait pas pire que ce

cauchemar.

C'est pourquoi, vers trois heures, elle franchissait les limites du parc de Sitwell et se dirigeait vers le lieu de rendez-vous. Celui-ci se trouvait à près d'une lieue de l'autre côté de la forêt.

Avec l'automne, les feuilles avaient pris une teinte cuivreuse et se racornissaient avant qu'un coup de vent ne les enlevât, comme on arrache les parures défraîchies d'une fête terminée.

Sheila s'égara et erra un moment avant de retrouver son chemin. Lorsqu'elle arriva en vue des carrières, il était déjà tard. Personne en vue. Sans doute las d'attendre l'auteur de la lettre était-il reparti ?

L'exploitation de Sylvesthorne avait cessé depuis longtemps. L'endroit était désert et sinistre, surtout à cette heure crépusculaire. Dans le bas des carrières abandonnées, s'était formé, sur un lit d'argile, une grande et profonde mare, au bord de laquelle poussaient des joncs. La surface de l'eau était sale et couverte d'une sorte de pellicule verdâtre. Parmi les herbes aquatiques

se glissaient des salamandres tachetées.

Soudain, Sheila eut un tressaillement. Il lui semblait voir, au milieu d'une touffe de joncs épaisse, une forme humaine. Elle s'approcha lentement, le cœur battant. Alors, elle vit avec terreur qu'il s'agissait d'un homme de haute taille. Il était allongé sur le ventre et sa tête disparaissait complètement sous l'eau. Un couteau était fiché, profondément enfoncé, entre ses épaules. Le sang en coulant avait atteint la mare et s'était répandu en filaments rouges parmi les eaux vertes. Sheila reconnut l'homme aussitôt : c'était Claypole. Elle fut frappée d'une stupeur terrifiée. Un crime ?... Claypole devait connaître un secret important et on l'avait tué pour lui fermer la bouche.

Lady Cheyne était si bouleversée que, pendant un moment, elle fut incapable de penser. Puis, se dominant, elle s'efforça au calme et réfléchit. Que convenait-il de faire ? Prévenir Sydney et la police ?... Quelles questions n'allait-on pas lui poser ? Fallait-il faire état de la lettre qu'elle avait reçue ou bien la brûler ? Autant de

questions qui étaient importantes et qui méritaient réflexion. Il lui répugnait de mentir, mais se taire, était-ce mentir ?

Elle regarda autour d'elle, essayant de découvrir des indices. Le couteau était une de ces fortes lames de Sheffield d'un modèle très commun, avec un manche de corne, tels que les emploient les matelots et les paysans.

Près de la mare, on voyait l'empreinte de fortes chaussures. Il était facile de reconnaître la marque de celles du mort, car il possédait une paire de solides souliers cloutés, mais, près de celles-là, on distinguait le dessin fortement gravé dans la boue de semelles de caoutchouc. Peut-être cela permettrait-il d'identifier le meurtrier ?

Soudain, en ramenant son regard plus près, elle vit briller à ses pieds quelque chose à demi-enfoncé dans la boue. Se baissant, elle ramassa l'objet. Ses jambes fléchirent et elle regarda d'un air égaré la chose qu'elle tenait dans le creux de la main. Car ce qu'elle venait de découvrir près de ce cadavre, c'était le fume-cigarette en or, marqué aux armes, et qui appartenait à son mari...

Et maintenant, en examinant bien les empreintes, elle reconnaissait la marque des souliers de chasse de Sydney... Sydney était venu là... Sydney avait peut-être tué ?

Ce qui se passa dans son âme à ce moment fut terrible. Un immense déchirement. Elle se sentait précipitée dans un grand trou noir béant. Elle eut l'impression qu'elle allait s'évanouir. Luttant contre la défaillance, elle parvint à se tenir debout par miracle, alors que tout tourbillonnait autour d'elle.

Une nouvelle fois, domptant ses nerfs et la peur, elle parvint à retrouver son calme... Un calme effrayant. Elle envisagea tout avec une extraordinaire lucidité, comme si ce drame ne la concernait pas. Et cependant, des bouffées de fièvre brûlantes la parcouraient.

Elle brisa une branche d'arbuste et avec ce rameau ratissa tout le terrain au bord de la mare, s'appliquant à faire disparaître les traces, lentement, méthodiquement. Lorsqu'elle eut fini, elle pensa que, peut-être, des empreintes étaient restées sur la poignée de l'arme du crime. En

s'approchant du cadavre, elle claquait des dents, cependant elle essuya soigneusement avec son mouchoir le manche de corne du couteau. C'était une besogne horrible et elle se demandait comment elle avait le courage de l'accomplir.

Avant de partir, elle resta là, quelques minutes à regarder cet homme frappé en pleine force et qui dormait, le visage plongé dans l'eau. Elle avait honte d'elle-même, de l'abandonner ainsi seul dans la nuit et de défendre son meurtrier. Cela lui paraissait un sacrilège... Faire tout cela pour l'amour de Sydney qui ne pensait qu'à Georgina !...

La nuit venait quand elle s'éloigna. Elle traversa la forêt tranquille ; à peine si un vent léger remuait par moment les feuilles sèches avec un petit bruit de ressac comme une paisible marée. Mais dans son esprit se déchaînait un véritable tumulte. Mille voix criaient :

« Sydney est coupable... Sydney a tué ! » Et il semblait à Sheila que ces clameurs étaient entendues du monde entier. Elle se sentait devenir folle.

Elle arriva enfin au château et put regagner son appartement sans être vue, brisée de fatigue et de chagrin.

Lorsque Lucy vint au premier coup de cloche du dîner pour aider sa maîtresse à s'habiller, elle la trouva couchée. Le visage de lady Cheyne était effrayant. Ses yeux profondément enfoncés sous les orbites étaient soulignés d'un cerne noir et brillaient de fièvre.

– Milady est malade ! s'exclama la camériste. Il faut prévenir le docteur Poole ?

– Non, Lucy, jeta Sheila d'une voix faible, mais ferme. Il s'agit seulement d'une migraine épouvantable... Apportez-moi deux cachets d'aspirine et un verre d'eau.

La servante sortit pour exécuter l'ordre. À peine venait-elle de s'en aller que l'on frappa à l'huis et lord Cheyne parut. Il rentrait de promenade, car il était vêtu de gros tweed et portait des chaussures de marche à épaisses semelles de caoutchouc, ces semelles qui avaient laissé leurs empreintes en creux au bord de la mare et qu'elle avait eu tant de peine à effacer.

Elle sentit son cœur étreint comme dans un étau de crainte et de désespoir. Le visage qu'elle leva vers lui exprimait ce désarroi.

– Je vois que Lucy n'a pas exagéré, dit-il, vous avez mauvaise mine, Sheila... Permettez-moi d'appeler Poole ?

– Je vous en prie, Sydney, n'en faites rien. Ce n'est qu'un malaise passager.

Il lui prit la main. Elle frissonna en sentant l'étreinte de ces doigts durs. Ces doigts qui avaient serré la poignée de ce couteau. Sans qu'elle pût les retenir, deux larmes glissèrent des yeux de la jeune femme. Cheyne en fut bouleversé et le sourire qu'il essayait de garder sur ses lèvres s'effaça.

– Sheila ! murmura-t-il. Qu'avez-vous, vous si courageuse d'ordinaire ?

– Laissez-moi, Sydney, ne me questionnez pas, répondit-elle. Demain tout sera passé, vous me verrez de nouveau prête à tout affronter, mais ce soir, je suis à bout.

Il poussa un soupir.

– Voilà ce que je craignais, Sheila, malgré votre vaillance, c'est une épreuve trop dure pour vous et vous n'y pouvez résister... Je crois que nous devrions, au moins pendant quelque temps, nous éloigner d'ici... Que diriez-vous de l'Espagne ou de la Côte d'Azur... Plus loin si vous le désirez ?

– Peut-être, Sydney...

Lucy entra, apportant les cachets. Cheyne se pencha, effleura des lèvres la main de sa femme et se retira bientôt, suivi de la camériste.

Sheila ferma les yeux, mais le sommeil la fuyait. En esprit, elle voyait la carrière abandonnée et l'homme allongé parmi les joncs. L'horreur était en elle si puissante qu'elle désira mourir... Ne plus penser... S'anéantir. Elle resta ainsi de longues heures, puis l'excès de son chagrin, l'épuisement après les larmes, la firent sombrer dans une sorte de torpeur miséricordieuse.

Lorsqu'il s'éveilla, la matinée était déjà bien

avancée et elle retrouva aussitôt le souvenir de la veille, lancinant et douloureux. À peine eut-elle sonnée que Lucy entra, l'air agité.

– Ah ! Milady, quelle terrible affaire !

– Qu'y a-t-il, Lucy ? demanda la jeune femme et son cœur battait si fort qu'il lui semblait qu'on devait l'entendre résonner dans la pièce.

– On a découvert Noé Claypole, mort, ce matin, dans les carrières de Sylvesthorne.

– Un accident ?

– Non, Madame, un crime...

– Un crime ! Sait-on qui l'a tué ?

Un éclair de compassion passa dans le regard de la servante.

– On ne l'a pas encore découvert, Madame... Le coroner est sur les lieux... Mylord s'y est rendu aussi... Tenez, ajouta-t-elle, en écartant les rideaux, Sa Seigneurie arrive.

Sheila endossa une robe de chambre et s'approcha de la fenêtre. Cheyne remontait l'allée, lentement, les mains derrière le dos, les

épaules courbées, comme sous un poids accablant. Avant de gravir les degrés du perron, il leva les yeux, aperçut le visage de sa femme derrière la vitre. Il fit un petit signe de la main.

« Il va venir, dit-elle. Comment se comportera-t-il ? »

En effet, deux ou trois minutes après, il entra dans le salon.

– Bonjour, Sheila, prononça-t-il. Bien qu'à vrai dire, je doute que ce soit un bon jour... Vous avez mal dormi, cela se voit.

Lui-même paraissait très déprimé, avec un visage creusé par le souci, malgré qu'il s'efforçât de garder une attitude hautaine et détachée.

– Bonjour, Sydney, répondit-elle et sa voix vibra avec une certaine agressivité. Lucy vient de me dire... Cet homme ?

Il fit quelques pas vers la cheminée où la camériste avait allumé un grand feu de bois et présenta son large dos à la flamme, comme si un froid subit le glaçait. Il prolongea le silence un moment.

– Est-ce véritablement un crime ? insista-t-elle.

– Indubitablement, fit-il avec âpreté, on lui a planté un couteau entre les épaules.

– Ce Claypole a été domestique au château ?

– Oui, mais ces derniers temps, il menait une existence assez dissolue. Un garçon qui a mal tourné. La guerre en a déboussolé beaucoup de cette façon.

– A-t-on relevé des indices ?

– Aucun, pour le moment. Les traces ont été brouillées d'une manière très complète et astucieuse. On a cherché dans la vie de Claypole. On ne lui connaît pas d'ennemis... En tout cas, les enquêteurs ont pu au moins trouver un suspect.

– Un suspect ?

– Oui... Moi. Il y a là un brillant policier qui a eu vite déduit que Claypole possédait un secret et que celui-ci lui a été fatal... De là à penser que ce secret me concernait, ou plutôt concernait notre triste affaire, il n'y a qu'un pas et ils vont le franchir allègrement. En sorte qu'ils ne cherchent

pas un coupable, mais ce qui pourrait prouver que je suis coupable.

– Sydney ? murmura-t-elle.

– Je souffre de vous infliger cette nouvelle humiliation, Sheila... Il se peut qu'on ne trouve rien, mais l'opinion, elle, a déjà fait le procès... Et l'a jugé...

Le cœur de la jeune femme était déchiré... En elle se trouvait un flot de choses qu'elle aurait voulu exprimer, mais les mots lui échappaient...

XII

Georgina s'arrêta devant la maison et l'examina. C'était un modeste cottage construit à la lisière des bois avec, devant, une étroite prairie descendant en pente douce jusqu'au ruisseau... Une maison paisible et sans histoire. La demeure des Claypole.

Quelqu'un vint sur le pas de la porte et se retira précipitamment à la vue de Mrs. Cheyne. Celle-ci se décida à entrer. Elle se trouva dans la salle commune, gentiment meublée de meubles rustiques. Sur un bahut des pots et des théières d'étain brillaient, bien astiqués et les assiettes de faïence aux images naïves et colorées étincelaient aux flammes vives d'un grand feu.

Cinq ou six paysannes entouraient une bergère de paille dans laquelle était assise une très vieille femme, qu'elles s'efforçaient de consoler. Elles s'écartèrent lorsque Georgina s'avança et firent

silence.

– Je suis bien peinée du grand malheur qui vous frappe, Mrs. Claypole, dit-elle.

– Ah ! Milady, gémit la vieille femme, mon fils, mon seul enfant... Mon petit, mort de cette façon... Ah ! mon Dieu ! Il n'était pas méchant... Si vous saviez les petits soins qu'il avait pour moi.

Les larmes s'étaient mises à couler sur le visage parcheminé, ridé et crevassé de Mrs. Claypole. De maigres larmes venues d'un corps épuisé et elle sanglotait avec des petits « Hi ! Hi ! Hi ! » d'enfant désespérés.

À la fin, la pauvre femme poussa un soupir et s'essuya les yeux avec un grand mouchoir.

– Que voulez-vous, fit-elle avec cette résignation touchante et cruelle des humbles, c'est la volonté de Dieu, il faut l'accepter... Me voici seule maintenant et si vieille... Est-ce que je n'aurais pas dû partir la première ?... Et tous ces gens qui sont venus ici fouiller dans mes affaires...

– La police, je suppose ? murmura Georgina.
Ils n'ont rien trouvé ?

– Non, rien, Milady, rien qui puisse orienter les recherches.

– Je veux être votre amie, Mrs. Claypole, reprit la jeune femme, je reviendrai vous voir souvent et je serai à votre disposition pour ce dont vous pourriez avoir besoin... En souvenir de Noé et de cet attachement qu'il avait toujours porté à mon mari... Non, non, je ne vous abandonnerai pas... Bien qu'à vrai dire, je n'aie aucune fortune.

Elle disait cela de son air doux, avec une certaine vaillance qui la rendait sympathique. Puis, ce rappel d'Edgard que tous avaient connu dans ce pays, et aimé, remuait les cœurs.

– Ah ! comme tout aurait été différent, dit quelqu'un, si mister Edgard était devenu lord Cheyne, à la place de l'Autre...

– Chut ! jeta Georgina, il ne convient pas de dire cela. Ce fut un très grand malheur que le comte Humphrey et mon mari soient tués... Mais

lord Sydney n'en est pas responsable.

– Nous savons que vous êtes très bonne et que vous avez défendu le lord, même contre l'évidence... Mais cette fois-ci la mesure est comble, s'il n'est pas reconnu coupable, si son habileté le défend contre la loi, nous saurons bien le forcer à quitter le pays, reprit avec violence une des femmes présentes.

– Non ! protesta Georgina avec énergie, je ne veux pas que vous parliez ainsi devant moi de lord Cheyne... Je m'en vais, cela m'est trop pénible.

Ce disant elle glissait sous le pot d'étain un billet de dix livres.

– Oh ! Milady, c'est trop ! prononça la vieille mère. Je n'ai pas tant de besoins. Il faut si peu de choses à une femme de mon âge.

– Chut ! fit Georgina gentiment. Au revoir, Mrs. Claypole.

Dix minutes après la jeune veuve roulait sur son scooter en direction de son domicile. Au moment où elle arrivait à la bifurcation de la

grande allée de Sitwell, elle aperçut Sheila et stoppa aussitôt sa machine.

Un moment les deux femmes restèrent immobiles, silencieuses, se regardant.

– Je suis heureuse de vous rencontrer, dit enfin Georgina. J'avais quelque chose d'important à vous dire.

– À moi ?

– Oui, vous donner un avertissement... Je viens de chez Claypole, vous vous souvenez que je lui versais de temps en temps quelques petites sommes. Sa mère se trouve dans le besoin et je lui ai rendu visite. Il y avait là cinq ou six personnes.

– Pour ma part, fit Georgina, je le crois volontiers. Mais les gens de l'endroit assurent le contraire. Ils prétendent que la conjonction de cette longue suite d'actes criminels, qui profitent au même homme, n'est pas fortuite. Ils ont juré que, si lord Cheyne n'était pas condamné, ils le forceraient à quitter le pays... Pour prévenir des incidents regrettables, il serait peut-être

préférable qu'il s'en aille tout de suite.

– Le coroner l'a prié de rester jusqu'à la fin de l'enquête.

– S'il doit se tenir à la disposition de la justice, c'est différent. Je suis navrée, milady. Je vous assure de toute ma sympathie.

– Je vous remercie, Georgina.

– Ce sont des moments très pénibles, je le conçois, acheva la veuve en mettant en marche le moteur de son engin. Prions Dieu qu'il n'y en ait pas de plus durs.

Elle s'éloigna.

Un brouillard assez dense descendait lentement, humide et froid. Sheila remonta l'allée vers Sitwell-Castle. La masse imposante de la demeure s'estompait dans le brouillard, floue, comme irréelle. Un moment, elle contempla la construction harmonieuse, qui semblait sortir de quelque vieux livre de contes. Pour l'étranger, le bonheur calme et paisible semblait devoir habiter là et cependant tout n'était que remous et eau trouble.

Comme elle traversait le hall, la porte du bureau de Sydney s'ouvrit et celui-ci parut.

– Ah ! vous voici, Sheila, dit-il, je commençais à être inquiet. Ce temps de brouillard n'est guère recommandé pour la promenade. Et puis je crains toujours que l'on vous manque de respect.

– Pourquoi me manquerait-on de respect ? fit-elle d'un ton plein d'âpreté.

Il eut une contraction et elle regretta de l'avoir blessé... Après tout, il s'inquiétait à son sujet et elle répondait bien mal à sa sollicitude.

– Je viens de rencontrer Georgina, reprit-elle, elle revenait de chez Claypole... Et a voulu me donner un avis.

– Je crois deviner ce qu'elle vous a dit. J'ai reçu moi aussi un avertissement tout à l'heure. Voyez...

Il montrait à la racine de ses cheveux une sorte d'estafilade sanglante.

– Mon Dieu ! murmura la jeune femme... On a tiré sur vous ?

– Non, il s’agit simplement d’une pierre. On m’a jeté cela de derrière une haie. Je n’ai pas vu mon agresseur. Et puis, à quoi bon ? c’est l’animosité de tout un peuple qui m’entoure... Un état unanime d’exaspération. Demain une roche roulera vers moi du haut de la montagne, accident, ou bien un cheval s’emballera, accident... ou bien une poussée me jettera dans la rivière, accident.

– Sydney ! s’écria-t-elle, véritablement épouvantée.

Il eut un soupir et dit, sans la regarder :

– En vérité, je suis grandement coupable envers vous, Sheila !

– Comment cela ?

– J’ai agi d’une manière déloyale en vous demandant de m’épouser. Vous ignoriez quels pénibles moments vous devriez passer... Moi j’aurais dû prévoir.

– Je n’ai jamais...

– Non... Non... Je sais, vous n’avez jamais élevé de reproches. C’est ma conscience qui me

crée d'amers remords. Croyez-moi, je ne pensais pas pourtant que ce dût être aussi dur. Je n'ai vu qu'un moyen de vous libérer d'une tutelle pénible, sans songer que je vous offrais les pires désillusions. J'ai brisé vos aspirations, vos élans, vos enthousiasmes. Je suis torturé par le remords, Sheila.

Elle sentait une étrange émotion l'étreindre. L'homme hautain et orgueilleux avait besoin de son aide.

– Je ne voudrais être nulle part ailleurs qu'auprès de vous, Sydney, prononça-t-elle doucement, en levant vers lui ses yeux clairs. Il y eut un timide aveu... Mais déjà il s'était ressaisi.

– Vous ignorez tout de la vie, Sheila, dit-il avec lassitude.

Le majordome s'approcha.

– On téléphone de Londres, Votre Seigneurie, annonça-t-il.

– Ah ! Bien, Jacobs, j'y vais... Excusez-moi Sheila.

Il s'en fut, comme pressé de couper court à

cette conversation.

Lady Cheyne remonta chez elle. Toutes ses pensées étaient en plein désarroi.

XIII

Ce soir d'octobre, un brouillard épais enveloppait la campagne, tandis que Sheila revenait de Sonitone à travers bois. Les arbres se dressaient comme d'énormes fantômes. Les gouttelettes produites par la condensation du brouillard tombaient sur le sol avec un bruit mou. Ce lent égouttement faisait, par toute la forêt, comme un immense chuchotement.

L'humus et les mousses couvrant la terre sous les arbres amortissaient le bruit des pas et Sheila pouvait se croire au pays des ombres... Une ombre dans un pays immatériel... Qu'était-elle de plus ? Une ombre qui traversait la vie de Sydney sans retenir son attention.

Et cependant, il lui semblait que s'ils avaient pu s'appuyer l'un sur l'autre l'avenir eût été moins sombre. Autour d'eux, le cercle d'animosité se refermait solidement. Elle-même

en ressentait les effets. On avait commencé, tout d'abord, par la plaindre, maintenant on lui en voulait de rester auprès de Sydney et de le défendre.

Et malgré cela, elle n'arrivait pas à l'atteindre. Elle éprouvait un profond découragement de penser que cette courtoisie et par moment cette espèce de tendresse que lui manifestait son mari ne serait jamais de l'amour. Elle ne lui en voulait pas, elle s'était résignée, car l'amour est un sentiment qui échappe à tout contrôle et on peut aussi bien aimer un être indigne... Mais elle éprouvait une profonde tristesse.

Elle agitait toutes ces pensées pleines d'amertume et de chagrin, en se hâtant vers Sitwell. Ce qu'elle avait appris au village l'avait alarmée, l'enquête semblait prendre une direction menaçante pour son mari du fait d'un nouvel élément que l'on avait découvert... Elle ignorait ce dont il s'agissait.

« Je ne veux pas le voir partir en prison, se disait-elle. Avec la lettre que j'ai reçue l'autre jour, je dirai que je suis allée au rendez-vous qui

m'était fixé et que Claypole m'ayant menacée, je me suis défendue... »

Elle y était bien décidée.

Tout à coup, rompant sa méditation, retentit un rire léger.

– Vous dites des choses gentilles, mon ami, prononça ensuite la voix de Georgina d'un ton tendre et moqueur.

Et dans cet endroit, au milieu de cette atmosphère étrange, ces paroles prenaient un accent singulier.

Sheila s'immobilisa le cœur battant. À qui Georgina en avait-elle ?... Était-ce à Sydney ?

Ce fut Adam Cheyne qui répondit d'une voix basse et ardente.

– Jusqu'à maintenant, vous vous êtes jouée de moi, Georgina, et cependant vous n'ignoriez pas la force de mon amour pour vous.

– Je ne saurais l'ignorer, vous me l'avez répété assez souvent... Après tout vous ne m'étiez pas aussi indifférent que vous l'imaginiez, mais j'avais de la sagesse pour deux... nous étions

pauvres.

– Et vous vouliez devenir lady Cheyne. Je suis persuadé que si Sydney vous avait fait une demande en mariage, vous n’auriez pas hésité. Vous avez même fait le voyage jusqu’aux Indes... Vous espériez bien revenir de là-bas avec Sydney dans votre manche. Je connais votre ingéniosité diabolique, vous auriez bien trouvé un moyen de faire reconnaître son innocence... Le destin vous a roulé, ce jour-là, ma mie.

– Je sais, il a inventé ces fiançailles pour me narguer.

– En partie, mon amie... En partie seulement, il aime Sheila, c’est un fait visible... Elle est assez gentille, il faut bien le dire.

– Épousez-la, alors, quand elle sera veuve...

– Hé ! Hé ! pourquoi pas... Vous seriez bien déçue. Mais non, Sheila n’est pas une femme pour un réprouvé comme moi... Vous me suffirez, Georgina, lorsque je serai lord Cheyne... Et vous n’aurez pas la joie de vous débarrasser de moi, je prendrai mes précautions, ma chère. J’ai

dans mon coffre la lettre de Claypole et celle de votre mari... J'y ai même ajouté un petit récit fort détaillé de votre machination. Avec cela n'importe quel juré vous enverrait au bagne pour longtemps...

– Taisez-vous, mais taisez-vous donc, jeta Georgina d'un ton épouvanté, on pourrait vous entendre.

– Et qui donc ? Nous sommes bien loin de tout chemin fréquenté... Et les policiers sont en train d'essayer de résoudre le nouveau problème que vous avez proposé à leur perspicacité... Vous êtes un véritable génie, un génie du mal, s'entend... Lucifer, dit-on, était le plus beau des anges et vous êtes le plus beau des démons. Vous me feriez même un peu peur, si je n'étais habitué à manier des substances dangereuses... Et, que cela me plaise ! j'aime le danger. Vous avez assassiné Claypole avec un sang-froid étonnant. Votre idée de chausser des souliers ayant appartenu à Sydney était tout simplement formidable et de même celle de perdre intentionnellement le fume-cigarette qu'il avait oublié l'autre jour chez moi.

– Et cependant il n’y avait pas de traces ?

– Quelqu’un les a brouillées... Et ce quelqu’un-là en sait peut-être long sur vos manœuvres... Il attend dans l’ombre... Voilà encore une idée qui me plaît. Curieux que Sydney ne vous ait jamais soupçonnée... Sans doute parce que vous avez perdu votre mari dans cette aventure... Il a cru que lady Blinda était coupable. Il a cru qu’elle avait voulu le faire lord...

– Vous auriez fait un excellent détective, Adam.

– Oh ! ce n’est que l’habitude de raisonner logiquement et scientifiquement. Il y a bien longtemps que je connais votre jeu, Georgina. Je devinais vos pensées. Il m’a suffi de découvrir la cachette de Claypole et je vous ai en mon pouvoir. Nous annoncerons bientôt nos fiançailles et vous serez mon épouse très soumise.

– Pourquoi ne le serais-je pas ? Après tout vous m’apportez ce que je désire, n’est-ce pas ?

– Oui... Oui, vous voulez être lady Cheyne. Il

y a bien longtemps que vous rêvez de ce trône.

– Je vous assure que nous serons heureux.

– Certainement pas... Il n’y a rien qui entretienne mieux la haine qu’une complicité.. Notre vie sera sans doute un enfer, mais je veux bien en courir la chance.

– Taisez-vous maintenant, répéta la veuve avec brusquerie, j’ai entendu du bruit.

Sheila eut peur de s’être trahie, mais Adam ricana et dit :

– Il s’agit de la pluie, vous n’avez vraiment pas la conscience tranquille, Georgina, fi donc !

Les voix se rapprochaient. Sheila entrevit les deux silhouettes à travers la brume, serrées dans de grands plaid. Puis elles s’effacèrent de nouveau, derrière le rideau de brouillard. Il n’y eut plus que le chuchotement des gouttes à travers la forêt.

Lady Cheyne resta un moment pétrifiée. L’horreur était en elle. Toute la noirceur, toute la duplicité de l’être pervers qu’était Georgina lui apparaissait. Sa beauté n’était qu’un atout dans

son jeu, un moyen de mieux réussir. Nul remords ne la hantait au souvenir des crimes qu'elle avait commis, même la mémoire d'Edgard, son mari mort par sa faute, ne la troublait pas... Non, non, rien ne comptait pour elle que son but ; cet appétit dévorant de puissance et d'argent.

Sheila se mit à courir, il fallait prévenir Sydney, lui saurait comment s'y prendre. Elle traversa le parc et, hors d'haleine, gravit les marches du perron.

La porte de la demeure était grande ouverte et toute la domesticité se trouvait rassemblée dans le hall, cuisinier, majordome, palefreniers, valets, jardiniers, camériste, discutant avec animation. Et Jacobs ne songeait guère à faire preuve de son autorité pour dominer le brouhaha et les renvoyer tous à leurs affaires.

– Milady ! souffla quelqu'un en apercevant la jeune femme debout sur le seuil.

Aussitôt le silence tomba. Un silence lourd, tous la regardaient avec une sorte de commisération.

– Qu’y a-t-il ? interrogea-t-elle.

– Mylord...

– Eh bien ! est-il malade ? Blessé ?

– Non, Milady, c’est pire, les policiers viennent de l’emmener.

– Quoi ? balbutia-t-elle en chancelant.

Ce nouveau coup l’atteignait encore plus rudement après l’espoir qu’elle avait eu de voir l’innocence de son mari prouvée.

– Que s’est-il passé ?

– On a, paraît-il, découvert une chaussure de lord Sydney toute tachée de sang. On est en train de l’interroger, et s’il n’explique pas cela d’une façon satisfaisante, on l’inculpera du meurtre de Noé Claypole.

– Il est innocent, cria-t-elle avec force. Je vous jure sur le Livre Saint que votre maître n’est pas coupable.

– Nous l’espérons, Milady, prononça Jacobs.

La phrase était tout à fait restrictive. Elle promena sur tous les domestiques un regard

scrutateur. La plupart détournèrent les yeux, gênés.

« Tous le croient coupable », songea-t-elle. Oui, elle savait que tous le croyaient coupable et dehors tous les gens du village, mais il était innocent, elle le savait, c'est pourquoi elle n'eut pas de découragement.

– C'est bon, fit-elle avec mépris, vous pouvez vous retirer.

Ils se dispersèrent rapidement.

Elle remonta chez elle et comme Lucy se proposait pour l'aider, elle la renvoya.

« Après tout, se dit-elle, pourquoi leur en voudrais-je, j'ai douté moi aussi l'autre jour. Le piège était si bien ourdi...

Elle se mit à réfléchir. Sydney était innocent, mais comment faire la preuve de cette innocence ? Qui ajouterait foi à ses paroles ? Est-ce que tout cela n'aurait pas l'air d'un conte ? Georgina jouissait dans le pays d'une réputation solidement établie. Elle avait su créer un personnage.

De plus Sheila était convaincue que même si le magistrat ordonnait une perquisition chez Adam, on ne trouverait rien. Le chimiste était un homme trop habile et rusé.

Elle examina le problème sous toutes ses faces. Elle finit par s'arrêter à un plan assez sommaire, mais qui lui semblait avoir quelque chance de réussir.

XIV

Avec l'arrivée de la nuit, la brume semblait se dissiper lentement, mais il en restait encore d'énormes lambeaux glissant sous un ciel bas. Par moment tout disparaissait dans un nuage épais, puis le brouillard se déchirait et le paysage apparaissait pour être, un moment plus tard, enfoui sous une nouvelle avalanche de brume.

Le temps fraîchissait, puis il se mit à bruiner, une sorte de crachin glacé, pénétrant.

Un moment Sheila contempla l'étroite vallée, l'endroit, si riant en été, était devenu triste et presque sinistre.

Le ruisseau, grossi par les pluies, roulait des eaux tumultueuses et limoneuses et on l'entendait gronder et battre furieusement les murs du moulin. Les hauts peupliers dépouillés se balançaient dans le vent avec lenteur et majesté, accrochant parfois un pan de nuage et

l'effilochant.

Sheila, cachée derrière une touffe d'arbustes, observa longuement la demeure. Celle-ci semblait déserte. Se décidant, la jeune femme descendit par un sentier abrupt dans le fond du vallon. Il y avait, dans le mur du jardin, une brèche jadis faite par une crue de la rivière et que Sheila avait remarquée lors de sa première visite avec Sydney et Georgina ; elle la franchit. Contre le mur de la maison, de ce côté-là, sinuaient les branches d'un énorme rosier grimpant qui atteignaient le premier où s'ouvraient plusieurs fenêtres, plus ou moins délabrées et que, dans sa négligence, Adam n'avait jamais songé à faire réparer.

La jeune femme empoigna le tronc et commença de se hisser. Elle était leste et légère et pareille gymnastique, d'ailleurs facilitée par la présence de gros crampons plantés dans le mur pour soutenir le rosier, n'était pas pour l'effrayer. Elle avait accompli des prouesses plus difficiles aux Indes. Elle atteignit, ainsi, la lucarne ouverte et se glissa à l'intérieur. Elle se trouva dans une

sorte de réduit qui, comme la plupart des pièces, servait de débarras et était encombré d'objets de toutes sortes. De là, elle sortit dans le couloir et écouta. Le silence le plus absolu régnait, sauf une sorte de ronronnement régulier qu'elle attribua à la turbine et à la dynamo que celle-ci actionnait.

S'éclairant discrètement avec une petite lampe de poche, elle s'engagea dans l'escalier. Une fois en bas, elle se dirigea vers le laboratoire. Une faible lumière filtrait sous la porte. Doucement, elle colla son oreille contre le battant et écouta.

Brusquement, alors qu'elle s'y attendait le moins, l'huis s'ouvrit tout grand et elle se trouva devant Georgina. Les deux femmes s'observèrent avec surprise.

Ce fut Georgina qui reprit la première son sang-froid.

– Lady Cheyne ! Quelle surprise ! s'exclama-t-elle. Que venez-vous faire ici à cette heure ?

– Je venais rendre visite à Mr. Cheyne, balbutia Sheila.

– Comme cela... Et comme les corps glorieux

vous êtes passée à travers la porte fermée.

– Il faut que je vois Adam sans retard, ce que j'ai à lui dire est très important.

– Ah ! très bien ! s'il en est ainsi, entrez donc, répondit Georgina avec une singulière ironie.

Elle s'effaça pour laisser passer la visiteuse.

Cheyne était assis dans un grand fauteuil, nododolant de la tête, les yeux vagues et murmurant des choses incohérentes.

– Adam, appela la jeune veuve, voici la comtesse de Sitwell qui désire vous entretenir de choses urgentes et graves.

Le savant releva la tête et fixa Sheila avec des yeux égarés et troubles.

– Ah ! Oui ! Sitwell, ricana-t-il péniblement. Salut au grand ! au puissant ! au dominant ! au terrible comte de Sitwell... Avec Sitwell morituri te salutant... Ceux qui allaient mourir t'ont salué... Ils sont morts... Tous morts à cause de toi, ô Sydney, tu es un traître !

– Non ! jeta Sheila bouleversée et haletante, non, Sydney n'est pour rien dans cette terrible

histoire. Tout cela est un abominable mensonge...
Vous savez vous-même qui est la coupable...
C'est...

– Mais oui, c'est moi, laissa tomber Georgina d'une voix glacée et dure.

– Vous ! murmura Sheila, surprise par cet aveu spontané et sentant, dans l'extraordinaire sang-froid de la perverse créature, qu'un grave danger la menaçait.

– Oui... Vous avez entendu tout à l'heure dans les bois... Je ne m'étais pas trompée, Adam, lorsque je vous disais que quelqu'un nous écoutait, cette petite vipère nous espionnait... Tenez-la, elle est armée !

Sheila se sentit saisie dans l'étau de deux bras solides. Elle essaya de se débattre, mais ne parvint pas à ébranler la prise du chimiste.

– Oui, reprit la veuve, vous êtes venue pour vous emparer de la preuve qui vous est nécessaire, pour établir ma culpabilité... vous vouliez tout savoir, je vais tout vous raconter.

Le changement opéré dans la physionomie de

Georgina était frappant. Tout le vernis mondain avait craqué. Ce n'était plus la femme distinguée au langage châtié et d'aspect doux et aimable ; l'expression que revêtait son visage était effrayante, celle d'une bête de proie. Le masque ôté, il ne restait qu'une face empreinte de cynisme. Le regard était plein d'une fascination méchante. Elle était belle cependant, mais d'une beauté démoniaque, arrogante et implacable.

– Oui, c'est moi, reprit-elle. Je ne m'en cache pas. Imaginez cette misérable boutique dans laquelle j'ai vécu si longtemps. Je désirais passionnément sortir de ce milieu. La guerre m'en avait fourni le moyen en me permettant d'épouser Edgard. Mais si mon mari portait un nom éclatant, il était sans fortune. L'héritier du nom et du titre et de la fortune des Sitwell était Humphrey... Il n'y avait qu'un être à supprimer, je l'ai fait.

– C'est épouvantable ! fit Sheila.

– Oui, je suis un monstre... Mais un monstre que l'on peut aimer... C'est ma force... Et maintenant vous comprenez sans doute que nul

ne doit être à même de raconter cette histoire... C'est pour cela que j'ai poignardé Claypole qui se faisait trop pressant... Et vous aussi devez disparaître...

Avec un ricanement horrible, elle alla soulever la lourde trappe sous laquelle passait le canal du moulin.

– ... Nous allons vous jeter là-dedans. Demain on vous trouvera noyée sur la berge et on croira que vous vous êtes jetée à l'eau par désespoir...

– Osez-vous ? demanda Sheila. Et aussitôt elle regretta sa question... Comment Georgina n'oserait-elle pas ?... Elle avait fait des choses bien plus horribles.

– J'ose tout, repartit Mrs. Cheyne d'une voix sauvage. Vous n'avez donc pas compris que je vous hais ?... Je vous hais comme je n'ai jamais haï personne. Vous êtes mon antithèse la plus frappante et vous avez une chance inouïe, vous êtes devenue lady Cheyne, comtesse de Sitwell... Et c'est moi... Mais qui de mes propres mains vous ai ouvert la voie... Vous avez épousé Sydney. Sans vous, il me serait revenu et je serai

ce que vous êtes... Je serai riche. Oh ! si riche, vous ne savez pas combien j'ai soif de cette richesse. J'ai connu si longtemps l'humiliation de la pauvreté.

– Ce n'est pas une humiliation si elle est digne.

– Ce que vous dites est une sottise ! lorsqu'on est belle on ne peut pas être pauvre. On ne doit pas s'y résigner.

– Et vous allez commettre un nouveau crime ?

– C'est notre dernière carte... Puis Adam et moi serons comte et comtesse de Sitwell.

– Les mains pleines de sang ?

– L'histoire est pleine de sang... Les murs de tous les châteaux du monde sont cimentés avec du sang... Le sang et les larmes, c'est avec cela qu'on bâtit la puissance.

– Et vous aidez à ces crimes, mister Cheyne ?
Jeta Sheila avec mépris.

– Je n'ai pas d'autre volonté que celle de Georgina... Et laissez-moi vous dire qu'elle aussi se trouve dans mon moulin pour découvrir le

document que vous cherchez... Seulement ses motifs sont moins nobles... – Il eut un petit rire grinçant. – Elle ne les découvrira pas, je puis vous l'assurer...

– Allons, ne nous disputons pas, Adam, jeta Georgina qui craignait que le savant, assez versatile, ne se décidât à rendre sa liberté à Sheila... Débarrassons-nous de cette curieuse.

Le chimiste obéit et entraîna Sheila vers la trappe grande ouverte, d'où montait un grondement menaçant et le chuintement de la turbine qui tournait à toute vitesse.

Lady Cheyne se débattait avec vigueur, mais il la poussait inexorablement vers ce trou sombre et bouillonnant. Au moment où ils arrivaient près de l'ouverture béante, d'un effort désespéré, elle parvint à pivoter, ce qui mit Adam le dos à l'abîme. Il glissa, ouvrit instinctivement les bras et tandis que Sheila s'échappait, battit l'air de ses mains pour essayer de reprendre son équilibre et, tombant à la renverse avec un cri horrible, disparut dans le gouffre.

La scène avait été si rapide que les deux

femmes restèrent un moment frappées de stupeur, immobiles, se regardant.

Georgina se reprenant bientôt, fit un mouvement pour se jeter sur Sheila, mais, changeant d'idée brusquement, en deux bonds elle sortit du laboratoire, refermant derrière elle la porte à double tour...

Surprise par la rapidité de cette action, Sheila resta debout au milieu de la pièce. Avec un déclic un judas s'ouvrit dans le battant et la voix de la jeune veuve retentit de nouveau, sarcastique et triomphante.

– Vous voici prisonnière, milady... Mais vous serez bientôt délivrée de toutes vos chaînes. Dans un moment le feu brûlera cette maison et tout ce qu'elle contient. Il y a dans ce laboratoire des quantités de matières dangereuses qui ne demandent qu'à faire explosion. Le moulin sautera et vous avec. On croira à un accident provoqué par Adam au cours d'une expérience... Oh ! j'aurais une lettre d'Adam pour innocenter Sydney et faire retomber toute l'histoire sur la tête du pauvre fou... Vous disparue, je ferai la

reconquête de Sydney... Je serai douce et patiente autant que vous pouvez l'être, plus, sans doute... Adieu, lady Sheila.

Le guichet se referma avec un bruit sec... Et Sheila entendit le pas de Georgina s'éloigner... C'était la fin, maintenant. Elle était enfermée et quelque part dans la maison, le feu aiguisait ses longues dents jaunes, qui dévoreraient le moulin. Elle allait mourir loin de Sydney, sans avoir été aimée de lui, sans avoir pu le sauver et Georgina triompherait.

Après la lutte horrible qu'elle venait de soutenir, une sorte de prostration la saisit. Elle resta ainsi, l'esprit comme obnubilé, lasse infiniment et sans ressort.

Brusquement elle fut tirée de son apathie par un craquement qui se produisait dans la maison... On eût dit que quelqu'un marchait... Était-ce un secours qui accourait ?

Le craquement retentit plus fort et plus proche. Sheila se redressa. Elle tendit l'oreille, c'était comme un chuchotement, une sorte de soupir. Puis soudain il y eut comme une détonation et

une nappe de fumée passant sous la porte comme un jet se répandit dans le laboratoire. Par un interstice entre le chambranle et la porte, elle vit danser une sinistre lueur rougeâtre.

– Le feu !

Georgina avait tenu parole, le moulin flambait. L'épouvante jeta Sheila contre la porte bardée de fer qu'elle martelait de ses poings impuissants. Sous l'effet de la chaleur intense l'huis devenait brûlant.

– Sydney ! À moi, au secours ! hurla-t-elle...
Sydney, au secours !

Elle comprit bientôt que c'était folie, que nul ne pouvait l'entendre. Le salut ne pouvait venir que d'elle-même, en admettant que le salut fût encore possible.

Tandis qu'elle réfléchissait, elle entendit un appel rauque qui montait du puits dans lequel Cheyne avait disparu.

Elle s'approcha de l'orifice et, allumant sa lampe de poche, fouilla l'abîme avec ce rayon lumineux. L'eau se précipitait dans la cuve en

bouillonnant et la turbine poursuivait sa giration folle au milieu d'un tourbillon d'écume.

Elle poussa une exclamation en voyant Adam accroché des deux mains à un barreau de l'échelle de fer, qui permettait l'accès de la turbine pour les réparations. Le malheureux luttait de toutes ses forces contre la formidable puissance du courant qui se déversait sur lui à travers la grille. Par moment, le flot le recouvrait et menaçait de l'asphyxier et de l'emporter pour le jeter contre les pales de la machine.

– La vanne ! râla-t-il.

Elle comprit aussitôt ce qu'il voulait dire. Des yeux, elle chercha parmi toutes les machines installées dans la salle. Dans un coin, elle aperçut un lourd volant de fonte, c'était la commande de la vanne. Elle se précipita et – bandant ses forces – fit tourner la pesante roue aussi vite qu'elle put. Peu à peu, dans la cuve, le bruit de la chute d'eau décroissait. La lumière faiblit puis s'éteignit tandis que la dynamo cessait de ronronner... Mais, plus fort de minute en minute, s'entendait le ronflement de l'incendie.

S'éclairant avec sa lampe, lady Cheyne revint près de la trappe. Regardant en bas, elle vit Cheyne qui gisait au fond du déversoir. L'eau qui restait rougissait lentement. Sans doute était-il blessé.

En hâte elle descendit par l'échelle de fer et s'approcha de lui.

– Adam ? appela-t-elle.

– C'est vous, Sheila ?... Je... vous demande pardon... Où est Georgina ?

– Partie...

– Vous pourrez... fuir par le... canal.

– Je vais vous aider, Adam.

– Pas la peine, fit-il avec un sourire plein de douceur étrange et ironique... Trop tard, pour... moi... fuyez...

Il ferma les yeux, épuisé, elle voyait le visage exsangue se couvrir d'ombre. Tout à coup, il tressaillit, ses paupières se soulevèrent :

– Les papiers... Pour Sydney, balbutia-t-il, dans le... labo... un flacon bouché... N.C. 44...

Allez les chercher...

– Je ne puis vous laisser ainsi ?

– Allez ! avant qu'il ne soit trop tard... Soyez heureuse... Pardon...

La jeune femme gravit l'échelle rapidement. La pièce s'emplissait de fumée acre et épaisse. Fébrilement, elle examina les bocaux rangés sur les étagères de verre. Elle finit par trouver un grand pot de grès solidement bouché et portant la formule N.C. 44 « Gaz dangereux et toxique ».

Un moment elle le tint dans ses mains, réfléchissant.

Et si tout cela n'était qu'un piège ? Si en ouvrant ce récipient, elle allait respirer la mort ? Elle se décida cependant et fit sauter la fermeture hermétique. Le pot contenait un petit sac de cuir, elle l'ouvrit et il en tomba une enveloppe. Jetant un coup d'œil à la clarté de sa lampe, sur la suscription, elle vit, avec surprise, que la lettre lui était adressée.

« À Milady Sheila Cheyne. »

Elle ouvrit l'enveloppe et en tira plusieurs

feuillet. Dépliant le premier, elle le parcourut :

« Milady, lut-elle dans un style emphatique, mon esprit est accablé de remords et de lugubres pressentiments. Pourtant je ne croyais pas que ce fût possible. Je veux libérer ma conscience.

« J'étais caché derrière une haie quand Sa Grâce, Monseigneur le duc de Maskery vous fit cet affront au sujet de cette tragédie que vous savez et, depuis, je suis très troublé. Je suis aussi extrêmement bouleversé lorsque j'entends les gens dire du mal de lord Sydney, car je sais que tout cela est immérité. Non, mylord Cheyne n'a pas trahi. Je connais le nom du coupable... De la coupable, et je l'ai caché, car j'espérais tirer grand profit de son secret.

« Vous le voyez, milady, je suis un être infiniment méprisable ; j'ai descendu peu à peu tous les degrés de l'abjection jusqu'au dégoût. Je vous demande pardon... Je demande pardon à mylord Cheyne... Peut-être me plaindrez-vous malgré tout, car vous m'avez paru meilleure que beaucoup d'autres.

« Vous trouverez ici une lettre qui me fut

confiée autrefois par mon maître et que j'ai détournée à mon profit... »

Les mains de Sheila tremblaient tandis qu'elle déplaçait la deuxième feuille... Ce message d'outre-tombe qui apportait la preuve de l'innocence de Sydney.

« Georgina, quand on vous remettra cette lettre, je serai loin, essayant de sauver Humphrey et ses compagnons que vous avez délibérément envoyés à la mort par votre trahison. Vous avez voulu faire de moi, l'héritier de Sitwell au prix de la mort d'Humphrey... Vous me faites horreur et, cependant, je ne puis cesser de vous aimer... Si je n'arrive pas à temps, vous ne me reverrez plus... Ainsi cette puissance pour laquelle vous avez trahi vous échappera... Georgina... Georgina, comme mon cœur est lourd... »

Un voile s'étendit sur les yeux de la jeune femme, ses dents s'entrechoquaient, comme sous l'effet d'une brusque fièvre...

« Georgina... Georgina... » ce nom tracé d'une main tremblante disait toute la souffrance et l'amour d'Edgard à l'heure de mourir. Était-ce

possible que le mépris ne puisse tuer l'amour ?

Sheila jeta ensuite un simple coup d'œil à la note d'Adam Sheyne, qui affirmait que la veuve avait tué Claypole pour s'emparer des documents que celui-ci possédait et qu'il avait l'intention de remettre à lady Cheyne.

La fumée se faisait de plus en plus dense et asphyxiante, la chaleur devenait intenable et tout le moulin flambait au-dessus de cette voûte où s'abritait le laboratoire. La jeune femme n'avait plus rien à faire en cet endroit, elle glissa les documents dans le sac de cuir et suspendit celui-ci à son cou.

Une nouvelle fois elle s'engagea sur l'échelle de fer. Lorsqu'elle atteignit le fond de la cuve, elle se rendit compte qu'Adam était mort. Elle s'arrêta un moment près du cadavre et murmura une prière. Elle pardonnait à Adam sans restriction. Il avait réparé le mal qu'il avait fait. Elle lui ferma les yeux, puis se mit en marche dans le canal. Le sol était boueux et glissant avec des creux dans lesquels restaient des flaques d'eau et où on voyait barboter des poissons aux

écailles argentées. Elle parcourut ainsi une cinquantaine de mètres sous la voûte du moulin, avant d'arriver à l'air libre. De l'autre côté du mur, elle entendait le fracas des eaux de la rivière. Au-dessus, le bâtiment flambait de toutes parts. Elle prit son élan et s'éloigna en courant. La chaleur de l'incendie était telle qu'elle sentait sa chevelure près de s'enflammer et sa robe était brûlante. Le pire eût été que les papiers qu'elle avait découverts avec tant de peine fussent brûlés... Des flammèches, projetées par des éclatements brusques des bois de charpente, voltigeaient en tous sens.

La jeune femme se hissa hors du canal et continua sa course affolée jusqu'en haut de la colline, trébuchant dans l'obscurité. Alors elle se retourna pour regarder dans le vallon. La lueur de l'incendie éclairait la nuit. Des silhouettes se dessinaient en noir sur le fond lumineux du brasier, mais les gens ayant sans doute entendu parler des substances dangereuses employées par Cheyne pour ses expériences, n'osaient avancer. Brusquement, il y eut un immense jet de flammes, de bois enflammés et de pierres, puis le

bruit formidable de l'explosion roula d'écho en écho. Les jambes de Sheila tremblèrent sous elle d'une terreur rétrospective... Elle resta là un moment comme clouée au sol, tandis que la nuit devenait plus profonde, semblait-il. Au loin résonnaient des appels...

La jeune femme reprit sa course à travers les prairies vers Sonitone... Tout à coup, elle se prit le pied dans une racine et s'abattit près d'une haie où elle s'évanouit.

XV

Sheila ouvrit les yeux. Le jour était venu, une aube grise et triste et comme encore indécise. La fraîcheur glaciale de l'herbe humide sur laquelle elle était allongée la pénétrait jusqu'aux os. Ses vêtements étaient mouillés et ses chaussures enduites de boue et pleines d'eau.

Elle était anéantie, brisée de fatigue. Avec d'énormes difficultés, elle parvint à se relever et se mit en marche en titubant. Ses jambes étaient lourdes, ankylosées et chaque effort lui coûtait une peine terrible. Au fond de son cerveau plein de vertige une seule pensée, gagner Sonitone et faire libérer Sydney.

Au moment où elle allait franchir la haie, le ronflement caractéristique d'un moteur de scooter lui parvint et, ayant tourné la tête, elle vit Georgina sur son engin déboucher du chemin à moins de cent yards de là... Sheila se blottit

derrière une haie. Brusquement, le bruit du moteur cessa, les tambours de freins grincèrent ; le scooter s'arrêtait. Le cœur de Sheila battit à grands coups. Georgina l'avait-elle aperçue ? Si cela était Sheila se sentait incapable d'opposer aucune résistance. Elle n'aurait pas la force d'esquiver le coup fatal.

Mais non, la voix de contralto aux riches sonorités, chaudes et égales, résonna... Était-ce cette même voix qui quelques heures plus tôt proférait de si terribles paroles ?

– Comment allez-vous, docteur Poole ? disait-elle... vous revenez de là-bas ? Que de drames en ces quelques jours, n'est-ce pas ?

– Oui, on est en train de fouiller les décombres du moulin, mais on n'a encore rien trouvé. Le pauvre Adam a dû être déchiqueté par la violence de l'explosion... Cela devait arriver un jour ou l'autre... Il était très imprudent. Néanmoins, c'était un esprit curieux, un savant véritable. Il aurait pu faire de grandes choses.

– Nous savons bien ce qui l'en empêchait, fit Georgina, cette instabilité... Et puis, je doute qu'il

convienne d'attribuer cette explosion à un accident.

– Que voulez-vous dire ?

– Adam avait une vive animosité contre son cousin... En bref, il aurait bien voulu devenir lord Cheyne. J'ai ramassé quelques éléments qui le compromettent sérieusement... Et je ne le lui ai pas caché.

– Ainsi il se serait suicidé ?... Oui, cette fin était bien dans sa manière... À propos, savez-vous que lady Sheila a disparu depuis hier. Elle est arrivée au château quelques instants après l'arrestation de son mari ; elle ressortit aussitôt après et on ne l'a plus revue.

– Pauvre femme, reprit Georgina, elle était très déprimée ces derniers temps. Toutes ces épreuves successives l'avaient désorientée... Vous savez, elle avait une lourde hérédité, son père était un petit trafiquant et sa mère une hindoue...

– Je l'ai toujours trouvée pleine de courage, répliqua Poole.

– Bien sûr... trop de courage peut-être... Vous

savez ce qui se passe lorsqu'on se replie sur soi-même... Elle était trop fière pour se confier, même à moi qui étais son amie.

Sheila écoutait cette conversation et s'indignait. Elle comprenait que la jeune veuve jetait des jalons pour préparer l'avenir. Elle ne put se tenir d'admirer cette habileté diabolique, cette ténacité à atteindre son but, à reconstituer sa toile, comme l'araignée. Un moment elle eut envie de sortir de sa cachette et de confondre Georgina. Mais avec celle-ci, il fallait tout craindre. Il valait mieux apporter d'abord les papiers à la police.

Le moteur du scooter ronfla de nouveau, déclenché par un coup de pied nerveux.

– Au revoir, docteur ! cria Georgina en s'éloignant.

– Au revoir, madame, répondit le médecin.

Lorsqu'il fut parti à son tour Sheila reprit la route de Sonitone, à travers la forêt.

Elle marchait sur un véritable tapis de feuilles que le vent soulevait parfois en tourbillons.

Le bourg apparut enfin et la jeune femme s'engagea dans la rue principale. À mesure qu'elle s'avavançait, trébuchant à chaque pas, lasse infiniment, les gens se précipitaient derrière les fenêtres pour la regarder. Quelques boutiquiers sortirent sur le seuil de leur magasin pour la voir passer. Tous étaient pleins de curiosité. Avec ses vêtements déchirés, son visage noirci, ses souliers boueux, sa démarche d'automate, elle avait tout l'air d'une folle. Nul n'osait l'aborder.

– Pauvre lady Sheila, murmura une vieille femme, cette triste affaire lui a détraqué l'esprit.

Devant le poste de police, la machine de Georgina était accotée contre le trottoir. Sans doute, la jeune veuve était-elle en train de raconter sa nouvelle histoire ?

L'agent en faction devant la porte reconnut tout de suite lady Cheyne et son visage exprima la compassion, lui aussi la prenait pour une insensée.

– Je désire voir l'inspecteur principal, dit-elle.

– Mais, Milady, balbutia l'homme, je ne sais

s'il pourra vous recevoir.

– Il faut que je lui parle sur-le-champ, insista-t-elle avec un tel accent d'autorité que subjugué, l'agent la précéda dans l'immeuble.

Il lui fit parcourir un long couloir, puis alla frapper à une porte. Sur l'invitation d'entrer, il ouvrit et annonça :

– Lady Sheila Cheyne.

Georgina se trouvait dans le bureau. Elle se retourna brusquement comme si elle avait été piquée par un serpent.

Oui, c'était bien Sheila, debout dans l'encadrement de la porte, un sourire d'amer triomphe sur ses lèvres et qui disait :

– Je suis sortie du tombeau...

L'inspecteur principal Sullivan, chargé de l'enquête sur le meurtre de Claypole, les regardait toutes deux avec étonnement, essayant de comprendre ce que signifiait cette sorte de mise en scène.

Lentement, lady Cheyne tira de son corsage le sac de cuir et traversa la pièce. Georgina ne la

quittait pas des yeux, la regardant d'une façon effrayante et semblant près de s'élancer... Mais brusquement, la veuve fit volte-face et sortit de la pièce sans dire un mot... Un moment après on entendit le scooter démarrer sec.

– Qu'y a-t-il, lady Sheila ? demanda l'inspecteur, pourquoi Mrs. Cheyne s'en va-t-elle ?

– Parce qu'elle a tué Clapyole... Et d'autres avant, répondit Sheila en déposant le sac sur la table de travail. Toutes les preuves sont là-dedans... Mon mari est innocent.

Soudain, tout se mit à tourner autour d'elle et elle serait tombée si l'agent qui se trouvait derrière elle n'avait étendu les bras pour la soutenir... Elle perdit connaissance.

*

La perception lui revint lentement. Elle entendit d'abord comme un vague bourdonnement, puis une voix terriblement

lointaine qui lui parut être celle de Sydney et qui demandait :

– Docteur, est-ce grave ?

– Non, elle va revenir à elle, l'épuisement et le choc émotionnel sont responsables de cet évanouissement passager. C'est une femme très courageuse, mylord.

– Je le sais depuis bien longtemps.

Lady Cheyne ouvrit les yeux.

– Sydney ? appela-t-elle faiblement.

– Je suis là près de vous, mon amie, répondit-il en s'agenouillant près du canapé, sur lequel elle était étendue.

L'inspecteur Sullivan fit un signe et tous ceux qui se trouvaient dans la pièce sortirent pour laisser seuls Cheyne et sa femme.

– Êtes-vous libre ? reprit-elle.

– Je suis libre grâce à vous. Il contemplait le mince visage fervent et frémissant, avec émotion.

– ... Sheila, murmura-t-il, le cauchemar est fini.

Elle eut un léger soupir, détourna un peu les yeux et questionna, d'une voix tremblante et un peu sourde :

– Sydney, dites-moi la vérité, cette femme, vous l'aimiez ?

– Franchement non, Sheila. Peut-être un certain temps ai-je été ébloui par sa beauté. J'avais vite pénétré son caractère.

– Alors ce n'est pas pour la narguer que vous m'avez épousée ?

– Grand Dieu, non ! s'exclama-t-il ; comment avez-vous pu avoir cette idée ?... C'était une force qui me poussait vers vous... Peut-être le désir de vous protéger, mais aussi quelque chose de plus puissant. Le jugement du monde m'était indifférent, mais je voulais âprement votre considération... J'avais besoin de vous... Je vous aimais... Je vous aime, Sheila, j'ai le cœur gonflé de votre amour... Mais je regrettais de vous avoir enchaînée à moi et de vous avoir entraînée sur cette route semée d'embûches... J'aurais voulu que vous ne m'aimiez pas afin de moins souffrir.

– Sydney... Est-ce vrai que vous m'aimez ?
Est-ce que mon cœur ne va pas éclater ?

– Je vous aime comme un insensé, Sheila...
Comme je n'aurais pas cru qu'il soit possible
d'aimer...

Entre ses deux mains, elle prit le visage de son
mari, le regarda de près avec adoration et l'attira
à elle. Il se pencha pour baiser les lèvres
offertes...

XVI

L'après-midi commençait et ils n'avaient pas fini de savourer leur joie. Pour Sheila cette journée en effaçait beaucoup d'autres, amères et presque désespérées. D'abord, lorsqu'elle était sortie au bras de Sydney du poste de police, après avoir fait devant l'inspecteur un bref exposé de ce qui s'était passé, les gens de Sonitone prévenus, on ne savait par qui, s'étaient rassemblés pour lui faire une discrète ovation... Lord Cheyne avait dû serrer de nombreuses mains pour bien montrer que, magnanime, il oubliait...

Et puis c'avait été l'arrivée au château... Les domestiques rangés en deux files sur le perron, tandis que, par la haute porte ouverte à deux battants, on apercevait le hall tout fleuri et décoré par les soins de Dood et de ses aides. Et Sydney s'était baissé et l'avait soulevée dans ses bras pour lui faire franchir le seuil de Sitwell. La

serrant contre sa poitrine si étroitement qu'elle entendait son cœur battre très fort... Un moment comme celui-là vous payait de toutes les souffrances endurées pendant de longs mois.

Maintenant, ils étaient assis dans le petit salon, devant la cheminée, où flambait un grand feu. Elle, drapée dans une chaude et charmante robe de chambre, avec ses cheveux bien lissés et coiffés et l'air si heureux, tandis que Sydney la regardait avec adoration.

– Je suppose que vous avez dû me trouver affreuse, ce matin, fit-elle, j'étais horrible, sale à faire frémir.

– Vous étiez plus belle que vous ne serez jamais, mon ami, belle de toute la force de votre amour... Quand je pense aux heures que vous avez passées à cause de moi...

– J'en suis amplement dédommagée... Mais, savez-vous que je me suis aperçue, ajouta-t-elle avec un peu de coquetterie mêlée d'une certaine mélancolie, je me suis aperçue que j'avais deux cheveux blancs... Je vais devenir très vieille femme et vous ne m'aimerez plus...

– Je vous aimerais davantage si c'était possible...

– Vous êtes véritablement très galant, Sydney... Mais j'aimerais faire le point de toute cette affaire. Expliquez-moi. Georgina savait donc le secret du coffre ?

– Sans doute et, sur les documents que j'avais apportés à Sitwell avec moi, pendant une courte permission, parce que je croyais qu'ils seraient plus en sécurité que dans mon bureau, elle releva les renseignements et les transmit à des agents allemands... Elle devait faire partie du service secret allemand et, sans doute, une partie de ses revenus était le produit des renseignements qu'elle communiquait... L'Intelligence Service ne s'en douta jamais... Elle était fort habile et n'avait aucun scrupule.

– Comment pensez-vous qu'Edgard connut sa trahison ?

– On ne peut le savoir. Mais il voulut essayer de sauver le commando que la trahison de sa femme vouait à la mort. Malheureusement lui aussi fut tué. Avant de partir, il avait écrit cette

lettre que vous avez eue entre les mains et il la confia à Claypole pour que celui-ci la remît à Georgina. Mais Claypole détourna la lettre pour s'en servir à rançonner Georgina. Il espérait qu'elle serait assez astucieuse pour se faire épouser par le nouveau lord Cheyne. Son espoir fut déçu, Georgina resta pauvre et ne put lui donner que de petites sommes.

– Je me souviens l'avoir entendu exiger cinquante livres... Georgina m'assura ensuite qu'elle servait une petite rente à cet ancien serviteur de son mari.

– Elle savait arranger les choses à son honneur... Georgina donnant son argent, c'était une chose véritablement extraordinaire. Sans doute ne donnait-elle pas assez et Noé la menaçait-il de tout dire?... Peut-être aussi était-il vaguement inquiet. Tant que je me trouvais loin à l'autre bout du monde et qu'ici les passions semblaient apaisées, il n'avait pas de remords. Lorsque nous arrivâmes les perspectives changèrent... Bref, Georgina le tua pour s'emparer des papiers qu'il possédait. Et elle eut

la diabolique idée de faire retomber ce meurtre sur moi... Chaussant mes vieux souliers pour aller rôder autour du mort. Elle dut être exaspérée lorsque Adam lui présenta les documents qu'il avait découverts.

– Adam l'aimait... Elle avait le don de se faire aimer. « Georgina... Georgina, comme mon cœur est lourd... » Voilà la dernière phrase de la lettre d'Edgard... Elle laisse percer tant d'amour et de regret, termina Sheila.

Ils restèrent un long moment silencieux. Et tandis qu'ils étaient là à contempler les flammes, songeurs, le ronflement d'un moteur d'auto retentit dehors.

– Qui donc nous arrive ? fit Sydney.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre, car bientôt Jacobs pénétrait dans le salon d'un air important et présentait à lord Cheyne un bristol sur un plateau d'argent.

– Sa Grâce le duc et la duchesse de Maskery, prononça Sydney surpris... Qu'y a-t-il ? Faites entrer, Jacobs.

– Agréez nos excuses pour notre intrusion, dit lord Maskery en saluant, je conçois que vous auriez préféré jouir seuls de ces heures, mais ce que nous avons à vous dire ne souffrait aucun retard... Au nom du Ciel, Sydney, accordez-nous le pardon que nous venons solliciter ! Nous avons tout appris de la bouche même du coupable, qui, guidée semble-t-il par la main de Dieu, est venue se fracasser avec son engin devant le portail même de notre demeure.

Épilogue

Les fenêtres de Maskery-Castle brillèrent de mille feux. Les salons étaient pleins d'une foule papotante et les femmes avaient mis leurs bijoux les plus précieux et de somptueuses toilettes. Toute la gentry de la région se pressait là en flots compacts. Nul n'avait voulu manquer au rendez-vous. C'était la première grande soirée donnée par le duc et la duchesse depuis la guerre et elle l'était en l'honneur de lord et lady Cheyne.

Sheila était la reine de la fête ; elle rayonnait de bonheur, mais restait aussi simple, aussi semblable à elle-même et accueillait les hommages avec une gentillesse charmante.

Près d'elle, Sydney, le front détendu, recevait avec dignité, mais sans morgue, les congratulations des invités. Sa poitrine s'ornait des décorations militaires qu'il n'avait plus portées depuis la tragédie.

La lamentable histoire avait sombré dans le passé. La reine elle-même avait manifesté le désir que lady Sheila lui fût présentée, et tout le monde se hâtait de semer l'oubli.

– Elle est charmante, chuchotait-on.

– Il est vraiment très bien.

– Et ils ont bien mérité d'être heureux. Sydney entraîna Sheila sur la terrasse.

– J'ai perdu un peu l'habitude du monde, fit-il, mais je vois, mon aimée, que tous ses hommages ne vous tournent pas la tête. Vous ne changerez pas, vous êtes toujours la même petite fille que ce beau soir où vous étiez assise près de moi, sur ce banc, dans cette charmille du palais de Ranchipur, vous souvenez-vous ? C'est votre même visage frémissant, les mêmes yeux confiants... Avec peut-être plus de clarté...

– Le bonheur, mon cher mari...

– Ainsi vous persistez à m'aimer, railla-t-il doucement.

– Oui, dès le premier jour, je vous ai aimé... J'ai eu foi en vous...

– Et c'est cette confiance qui a été mon soutien...

Ils levèrent les yeux... Au ciel on voyait par une déchirure des nuages un large coin de ciel où palpitaient des étoiles...

Cet ouvrage est le 263^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.